

UNE HISTOIRE DE FRANCE
PAR CEUX QUI L'ONT FAITE

Du même auteur

Baudelaire lecteur de Balzac, José Corti, 1988.

La Poésie de Baudelaire et la Poésie française, Aubier, 1993.

Une histoire de Paris par ceux qui l'ont fait, Flammarion, 2010.

Une histoire buissonnière de la France, Flammarion, 2011.

Sur les sentiers ignorés du monde celte, Flammarion, 2014.

GRAHAM ROBB

UNE HISTOIRE DE FRANCE
PAR CEUX QUI L'ONT FAITE

Traduit de l'anglais par
Isabelle Taudière, Tilman Chazal, Caroline Lee,
Clotilde Meyer et Leslie Talaga,
en collaboration avec l'auteur

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *France An Adventure History*

Éditeur original : Picador, Londres, 2022

© 2022 by Graham Robb

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2023
pour la traduction française.

Photographie page 402 : © Collection Laget / Presse Sports

ISBN : 978-2-283-03810-9

Pour Margaret

À PROPOS DE CE LIVRE

Le présent ouvrage propose une histoire de la région située sur la lisière occidentale du continent asiatique, que l'on nomme aujourd'hui la France. Elle débute aux temps les plus reculés pour lesquels il existe des documents écrits et s'achève dans un avenir lointain. Les scènes de guerre et de révolution, des plaines de Provence jusqu'aux bidonvilles et aux boulevards de Paris, peuvent être familières ; certains protagonistes sont célèbres sous une forme réelle ou légendaire – Jules César, Charlemagne, Louis XIV, Napoléon Bonaparte, le général de Gaulle. Bien d'autres événements, lieux et personnages n'ont jamais figuré dans aucune histoire de France.

Les explorations historiques sont imprévisibles. Ce livre aurait dû s'ouvrir sur la légende indigène des origines de la Gaule, antérieure à la conquête romaine (58-51 avant notre ère). Il y a quelques années, le récit protohistorique d'un héros vagabond a débouché sur une découverte qui elle-même a donné corps à un précédent livre sur la civilisation scientifiquement avancée des Celtes de l'âge du fer*. Cette découverte a été confirmée par une carte antique décryptée dans un deuxième livre, dicté par d'autres circonstances tout aussi impérieuses**.

Dix ans avaient alors passé depuis que la forme nébuleuse d'une histoire sociale, politique et géographique de la France était apparue sur mon horizon mental. Il y eut plusieurs expéditions en bibliothèque et sur le terrain. Je constatai avec une certaine satisfaction que l'idée remontait déjà à une décennie. Il faudrait

* *Sur les sentiers ignorés du monde celte*, Paris, Flammarion, 2013.

** *The Debatable Land* (non traduit en français), 2018.

encore quatre années entières pour écrire le livre que j'envisageais désormais comme une histoire lente – « lente », dans l'esprit de la « *slow food* ».

En dépit de ses inconvénients mortels, le passage du temps est l'allié de l'écrivain. Retrouver le passé, plutôt que se borner à le collecter, est une entreprise qui passe nécessairement par un moyen fiable de distanciation, autre que le vélo aux miraculeuses facultés mnémoniques ou le pouvoir suggestif du vin – boisson arrivée en Gaule par la Méditerranée, le Rhône et la route frayée des Pyrénées jusqu'aux Alpes par des troupeaux transhumants et des primates bipèdes.

*

Sur les murs nus de la pièce dans laquelle ce livre a été écrit, seule figure une carte en relief de la France et des régions limitrophes, éditée par l'Institut géographique national. Cette carte représente très précisément un millionième de la taille réelle du terrain, ce qui n'est rien par rapport au compactage qui serait nécessaire pour faire tenir deux mille ans d'histoire dans un seul volume. Sur cette carte, j'ai tracé au fluide correcteur blanc tous les itinéraires que mon épouse, Margaret, et moi avons parcourus à vélo, exception faite de nos voyages en train et – en des temps presque immémoriaux et pour tout dire immémorables – en voiture.

Cette carte me rappelait opportunément que j'avais vu une bonne partie du pays au-delà de Paris, dont un grand nombre de petites villes et de régions blafardes et ingrates pour lesquelles aucun touriste averti ne ferait le détour. Avant qu'à la faveur d'une pandémie le continent ne redécouvre les murs de la peste et les cordons sanitaires des siècles passés, nous avons couvert près de 48 000 kilomètres en Europe occidentale, essentiellement à vélo dans les frontières de la France moderne. Cette carte fait désormais ressortir ce qui n'a pas été vu, fût-ce de loin. En supposant que le champ de vision balaie en moyenne 8 kilomètres de part et d'autre de la ligne blanche, cela laisse encore une vaste étendue de *terra incognita*.

Dans les premiers temps, nous visitions des régions données, puis, par des itinéraires de plus en plus détournés, des époques données. Au fil des semaines, le tempo lent du pédalier apportait au défilement du paysage une vivacité binoculaire, creusant la quatrième dimension du voyage. La collecte et le tri d'informations locales précises pour préparer chaque randonnée prenaient toujours plus de temps que la randonnée elle-même.

Il apparut bien vite que les histoires générales, où faits et dates s'estompent en un brouillard amnésiant, n'étaient guère plus utiles que des cartes à petite échelle ne représentant que les routes principales et les lignes de chemin de fer. J'aurais aimé que les auteurs de ces histoires sautent de leur train express en un point désigné d'un doigt aveugle sur la carte, pour échanger avec un indigène, mort ou vif, partager un repas énigmatique, s'arrêter sur d'infimes détails inexplicablement pertinents et, surtout, pour poser davantage de questions.

Au bout du compte, tout paraissait tellement familier que l'on avait peine à croire qu'il pût s'agir du passé réel. Je soupçonnais l'existence de quelque « kit d'histoire de France » permettant d'assembler en un tour de main des exemples pratiques du genre. Dans la hâte d'atteindre le terminus choisi, des provinces et des populations entières se trouvaient gommées par la vitesse, et tous les lieux se ressemblaient. La géographie physique était souvent absente, abandonnée à une autre dimension ou discipline. Certaines histoires de « France » ne s'écartaient jamais des boulevards extérieurs de Paris, à moins d'en être repoussées par la guerre. Dans l'un de ces ouvrages, « les femmes » étaient traitées à part dans un encadré. Chaque période vivait dans un strict cloisonnement chronologique et ne pouvait avoir d'interactions qu'avec elle-même et ses voisines immédiates.

*

Mon ouvrage *Une histoire buissonnière de la France* (2011) décrivait la cartographie et la colonisation de la France de la Révolution à la Première Guerre mondiale. Ce nouveau livre, à peine plus volumineux mais couvrant une période près de dix fois plus longue, appelait un agencement plus symphonique ou plus lyrique. J'ai

cherché à rapprocher davantage l'histoire telle qu'elle a été vécue de l'histoire telle qu'elle est racontée, sachant combien certains détails d'ordinaire évanescents peuvent être attachés à une rencontre intime avec une personne ou un lieu.

La collecte de données historiques est impensable en l'absence de conventions et de quelque uniformité reconnaissable, mais c'est une aventure triste qui ne laisse aucun espoir de se perdre. Tôt ou tard, les données se corsètent dans la cuirasse de leur uniforme. Elles sont alors suffisamment rigides pour alimenter la propagande ou un discours de politicien. Tout écart tactique aux formes de présentation dominantes peut alors jeter une ombre d'étrangeté douteuse sur des vérités historiques.

Les papiers d'identité et les étiquettes à bagages de tous les détails improbables ou suspects de fantaisie peuvent être vérifiés dans les notes et références présentées en fin d'ouvrage. Ce livre repose sur un socle de documents primaires rédigés en gaulois, en francique, en occitan et en français, ainsi que sur des études scientifiques d'événements et de personnages particuliers. La recherche savante ouvre aux auteurs d'histoires générales des routes bien construites vers le passé. Elle révèle également les vides insondables de part et d'autre de la chaussée et éveille ce sentiment exaltant d'ignorance qui donne à l'exploration sa raison d'être.

AUPARAVANT...

L'histoire de France débute comme un grésillement de poste de TSF ou l'image tremblotante d'une pellicule si abîmée que l'on ne saurait trop dire si l'on a affaire à un récit d'aventures ou à une chronique d'événements qui ont réellement eu lieu.

Un homme revêtu d'une peau de lion conduit un troupeau dans une plaine. Derrière lui, les pyrocumululus d'un feu de forêt ou les brumes d'un lointain océan s'élèvent sur un massif de crêtes dentelées. Alors qu'il avance face au soleil, le ciel s'assombrit et la scène disparaît sous une grêle de rochers. Lorsque le jour revient, on reconnaît dans cette séquence griffée venue de l'âge du fer le paysage caractéristique de la plaine pierreuse de la Crau et l'estuaire du Rhône s'évasant vers la Méditerranée.

Selon les auteurs grecs et romains qui consignèrent les fragments d'une légende gauloise, ce voyageur était Héraclès/Hercule. Hannibal, qui, en 218 avant notre ère, conduisit son armée sur ses traces des Pyrénées aux Alpes, reconnaissait en lui le dieu soleil Melqart. Cinq siècles plus tard, les chrétiens remodelèrent ses effigies aux traits de saint Christophe¹. Mais, pour les tribus arrivées de l'est au VI^e siècle avant notre ère qui racontèrent cette histoire à leurs enfants puis à leurs oppresseurs, le bouvier et la princesse celte qu'il féconda dans une plaine fertile de l'arrière-pays étaient les ancêtres de leur nation pluriethnique.

Ce fondateur du territoire qui deviendrait la France avait pour nom Ogmios². Dans la langue disparue des Gaulois, *ogmios* signifiait « le guide » ou « l'homme des chemins », car partout où ses pas le portaient, une voie sûre se dégagait.

*

La naissance mythique d'une nation en bordure de l'océan occidental appartient à la protohistoire, mais la légende elle-même est réelle : ses scènes, géographiquement cohérentes, peuvent être assemblées à partir de fragments préservés par vingt auteurs antiques différents.

Il est possible qu'Ogmios ait bel et bien existé sous les traits d'un prophète ou d'un chef de guerre voleur de bétail du Bronze final. Ses pas fantômes ont foulé un sol familier et solide. On ramasse encore parfois des tessons de poteries et de céramiques gauloises dans les plaines arides que traverse la voie héracléenne, et on peut retracer son itinéraire, de la plaine alluviale de la Crau aux vignobles du Rhône et jusqu'en ce pays tourmenté où le soleil taille de profondes ravines d'ombre dans la roche calcaire.

Arrivé devant la barrière infranchissable des Alpes, il abattit une forêt de sapins, mit le feu aux troncs et aux rameaux et attendit le miracle. La roche explosa et une porte s'ouvrit. Dès lors, d'innombrables armées, marchands, fugitifs, esclaves et filles à marier affluent de part et d'autre des montagnes empruntèrent dans les deux sens ce passage entre la Gaule et l'Italie. Quand, au printemps de l'an -58, le proconsul romain, futur fossoyeur et historien de la Gaule, franchit ce large col avec cinq légions pour rejoindre les Alpes provençales, la route existait déjà depuis plusieurs siècles.

I.

DE LA GAULE ANCIENNE
À LA RENAISSANCE

1.

LA HAIE

Un homme de haute taille fixait de ses yeux noirs perçants¹ une haie impénétrable. C'était en l'an 57 avant notre ère ; la haie bordait une rivière dans le nord de la Gaule ; l'homme était Jules César.

Rome engageait la deuxième année d'une guerre contre ses voisins transalpins, qui s'annonçait fructueuse. La première campagne avait été livrée dans la moitié méridionale de la Gaule, où les barbares vivaient dans des cités magnifiquement fortifiées perchées sur des collines et desservies par des routes et des ponts. Les légions progressaient à présent dans une contrée inexplorée peuplée d'« hommes rudes et de grande valeur² ». Le vent charriait l'haleine d'un océan infini et les clepsydres indiquaient que les jours d'été s'allongeaient.

Comme tant d'autres choses en Gaule extérieure, la haie était trop exotique pour qu'un Romain instruit pût s'en faire une idée précise. Dans son rapport annuel au sénat, César devrait la décrire dans les moindres détails afin d'expliquer clairement aux sénateurs comment une armée romaine avait pu se laisser déconcerter et effaroucher par de la végétation.

Soigné et minutieux par nature, Jules Gaius César maniait le latin avec autant de finesse et d'économie qu'il usait du peigne, de la tondeuse et du rasoir, retranchant implacablement le moindre poil superflu³. La langue de la civilisation, hélas, n'offrait que le terme bucolique de *saepes*, évoquant une petite barrière ou une clôture de branchages et de feuilles :

Là, dans tes vieux jours, à la lisière du voisin, la *saepes*,
Comme toujours, te bercera du bourdonnement des abeilles
Butinant les fleurs du saule⁴.

Ces colossales *saepes* gauloises n'avaient pas été élevées pour empêcher le bétail de piétiner les jardins et les champs de blé : elles étaient là pour neutraliser la cavalerie romaine et fournir à l'ennemi une cape d'invisibilité. Le meilleur moyen de décrire la haie à un lecteur méditerranéen était donc d'exposer par le menu son mode de construction :

Ils taillent des encoches dans de jeunes arbres, puis courbent leurs branches épaisses qu'ils disposent dans le sens de la largeur et entrelacent de ronces et d'épineux. Ces haies, semblables à des murs, leur offrent un rempart infranchissable que même le regard ne peut percer⁵.

*

César fut le premier commandant romain à pénétrer dans cette région lointaine, à l'ouest du Rhin inférieur. La seule partie entièrement romanisée de la Gaule était la province de *Gallia Transalpina*, fondée en 121 avant notre ère et rebaptisée par la suite *Gallia Narbonensis*. Cette bande de terre ourlant la côte méditerranéenne et circonscrite par les Alpes, le Jura, les Cévennes et les Pyrénées offrait un couloir entre l'Espagne et l'Italie pour acheminer en toute sécurité l'or, le blé et les esclaves gaulois vers Rome.

Le reste de la Gaule était un vaste hinterland s'étirant jusqu'à l'océan septentrional. Un tiers était occupé par les tribus que l'on désignait indifféremment sous le nom de Belges. Il n'était pas même certain que la Belgique fit véritablement partie de la Gaule : les tribus belgiques avaient des noms celtiques mais se disaient fils et petits-fils d'invasisseurs germaniques. Aucun marchand n'était autorisé à franchir ses frontières, moins encore s'il faisait négoce de vins et autres produits de luxe romains⁶ dont les Belges pensaient qu'ils avaient émoussé le moral des tribus établies le long du Rhône et de la Seine.

Ce que l'on croyait savoir de cette région n'était, pour l'essentiel, que ouï-dire, et pourtant les rumeurs n'étaient que trop crédibles. L'année précédente, à Vesontio (Besançon), César avait vu ses soldats trembler de frayeur et à deux doigts de la mutinerie

après qu'ils eurent entendu des récits d'espions et de marchands. Des hommes qui avaient rencontré des Germains lors de leurs voyages ou sur le champ de bataille vantaient leur valeur et leur discipline, et avaient été impressionnés par leur « taille prodigieuse ». « Souvent, ils avaient eu peine à soutenir la vue de leurs effroyables visages et du feu de leur regard⁷. » Les légionnaires qui se faisaient fort de ne redouter aucun ennemi humain éprouvaient une crainte insidieuse de la nature qui, comme ses féroces enfants, semblait se liguier contre les Romains : « l'étroitesse des chemins et la profondeur des forêts » les terrifiaient.

Et de fait, à en croire les voyageurs et les géographes grecs et latins, par-delà le Rhin, la sombre forêt hercynienne, aussi ancienne que le monde lui-même, se déployait si loin vers le couchant qu'il ne fallait pas moins de soixante jours pour la traverser⁸, à condition encore de se guider au vol de l'oiseau de la forêt qui dispersait ses plumes luminescentes dans les ténèbres. À l'extrême nord, où César avait conduit ses huit légions, une autre grande forêt, l'Arduenna, « la plus grande de toute la Gaule », s'étendait, disait-on, sur « plus de cinq cents milles de large⁹ ». C'était le massif montagneux érodé que l'on appelle aujourd'hui les Ardennes, chevauchant la frontière franco-belge*.

Le pays des haies monstrueuses occupait le pourtour occidental de l'Arduenna. Au plus profond des entrailles de la forêt, dans des « lieux écartés » et des *latebris* (refuges), les Gaulois tenaient leurs conseils de guerre. L'Arduenna était un repaire de brigands grand comme un pays. Des sentiers invisibles menaient par des itinéraires labyrinthiques vers des vallées et des gorges secrètes. Il y avait par endroits des bosquets serrés de chênes et d'ifs où les druides, caste sacerdotale de scientifiques et d'intellectuels, présidaient à des sacrifices humains. Les tisseurs de haies stratégiques utilisaient aussi des tiges de saule souples pour fabriquer « des mannequins de proportions colossales dont ils emplissent les membres d'hommes vivants avant d'y mettre le feu¹⁰ ».

Plus près de la côte, la forêt était défendue par des marais et un terrain singulier qui n'était ni terre ni mer. Les marées des océans formaient des îles éphémères qui, dans le brouillard, ressemblaient

* Voir carte 1 en fin d'ouvrage : Géographie, ressources et curiosités de la Gaule ancienne.

à des épaves de navires, puis le déferlement des vagues déracinait des chênes géants et les entraînait avec leurs énormes souches sur les voies de navigation où ils voguaient dangereusement, étirant comme des gréments leurs membres tordus¹¹.

*

En ce début d'été, tandis que les légions s'enfonçaient en Gaule extérieure, la menace des guerriers du Nord semblait avoir été surestimée. Plusieurs tribus parmi les plus évoluées – les Éduens du Morvan, les Trévires de Trèves, les Rèmes de Reims – avaient eu l'habileté de faire allégeance à César. Les Rèmes, qui avaient assisté au dernier conseil de guerre, purent lui fournir des statistiques impressionnantes sur la taille des armées belgiques. Selon le recensement gaulois, pas moins de 298 000 hommes issus de quinze tribus différentes étaient prêts à prendre les armes contre Rome.

Jusqu'alors, une seule bataille avait été livrée. Les guerriers belgiques avaient assiégé la ville rème de Bibrax, à 20 milles au nord de Reims, mais les Romains l'avaient aisément emporté. Sans paraître faire grand cas de leurs pertes, les Belges avaient observé la tactique des Romains, s'étaient repliés sur leur camp – qui, à en juger par la fumée de leurs feux visible à 2 milles à la ronde, devait bien s'étendre sur 8 milles – puis étaient rentrés chez eux pour se battre sur leur propre terrain. Entre-temps, trois autres tribus s'étaient rendues à César, la dernière en date étant les Ambiens d'Amiens.

Dans cette partie fertile de Gaule septentrionale, les légions avaient marqué une petite semaine de pause, englouti bétail et céréales, imposant une moisson précoce à leurs hôtes qui auraient à soutenir un rude hiver. Puis elles repartirent par les plaines de Picardie et marchèrent trois jours entiers vers l'est jusqu'aux confins du pays ambien.

Dépassant le glacis désert, elles abordèrent le territoire d'un autre peuple. Les Nerviens étaient réputés « la plus barbare et la plus éloignée des tribus belgiques¹² ». Aux yeux d'un Romain, les marécages et les fourrés dénotaient un grossier délaissement, mais les haies remarquablement conçues indiquaient que la nature,

loin d'être abandonnée, avait été assistée. Sur des sols de plus en plus détrempés, les longs trains de bagages n'avaient jamais mieux porté leur nom d'*impedimenta*.

Au troisième jour, des prisonniers gaulois signalèrent à César qu'à 10 milles à l'est se trouvait une rivière appelée la Sabis. Des éclaireurs envoyés en avant rapportèrent que les Nerviens s'étaient embusqués sur l'autre rive. Ils avaient été rejoints par leurs voisins belgiques, les Atrébates et les Viromanduels, et attendaient d'un instant à l'autre le renfort des Aduatuques.

Les Romains avancèrent vers l'eau et, dépassant une crête, s'établirent sur les pentes supérieures d'une colline basse. De là, César pouvait examiner les haies fortifiées plantées, vraisemblablement depuis des années, à des emplacements stratégiques, comme un piège tendu à quelque gigantesque bête. La colline s'abaissait en pente raide mais régulière vers la berge. Comme il le constata par la suite, la rivière était très large, mais sa profondeur n'excédait pas la hauteur de taille. Sur la rive opposée, une butte s'élevait en pente à peu près égale au-dessus de la vallée. Côté romain, un terrain plat à découvert séparait sur une soixantaine de mètres le pied de la colline du cours d'eau.

On repéra quelques sentinelles à cheval le long du fleuve, mais « les hauteurs étaient trop densément boisées pour que le regard pût y pénétrer¹³ ». Or, si l'on observe attentivement un espace boisé, le vol circulaire d'un oiseau de proie, le bruissement d'un pigeon ramier ou un léger souffle n'agitant qu'une ou deux branches finiront par trahir une présence humaine. Mais il n'y avait pas un frémissement, pas un bruit – rien qui eût permis aux Romains de deviner que soixante mille guerriers s'étaient tapis dans la forêt.

*

La bataille qui allait se livrer sur la Sabis du lever au coucher du soleil a perdu sa place dans l'histoire. Cet obscur acte de génocide perpétré par un jour d'été de la fin de l'âge du fer est le premier événement documenté d'une saga de deux mille ans qui vit les centres de pouvoir européens se déplacer de la Méditerranée vers la mer du Nord. Ce fut là qu'une armée romaine affronta pour

la première fois au corps à corps des guerriers établis à la lisière de l'*Oceanus Germanicus*.

Dans le monde disparu des petites localités où la plupart des gens menaient une existence tranquille, c'est aussi le premier endroit arraché à la masse infinie de détails matériels. Rien ne proclame son importance : pas l'ombre d'une plaque commémorative, moins encore de centre d'information touristique. Le seul indice d'un carnage est la rue de l'Abattoir. Aucun monument, aucune construction ne distinguait ce site en -57 et il n'a jamais livré le moindre vestige celtique ou romain. Choisi par le chaos de la guerre, il serait tombé dans l'oubli avec tous les autres protagonistes et lieux de la protohistoire si Jules César ne l'avait pas décrit avec une si myope concentration qu'il puisse encore être identifié aujourd'hui.

Les légions arrivant de la région d'Amiens avaient atteint ce qui est aujourd'hui Hautmont, banlieue de la ville industrielle de Maubeuge, à une dizaine de kilomètres de la frontière belge¹⁴. Elles campèrent à l'orée d'un bois du massif forestier de Mormal qui, pour être jonché d'ordures, présente encore quelque intérêt écologique.

Certains des arbres indigènes de la butte surplombant la Sambre sont probablement des vestiges de la forêt d'Arduenna, mais les haies derrière lesquelles s'abritent les pavillons d'Hautmont sont plantées de troènes et de cyprès – espèces qui auraient été familières aux Romains mais inconnues des Nerviens. Leurs propriétaires, oublieux des blessures et de l'inanité de leurs efforts, s'arment pour les entretenir de taille-haies, cisailles, souffleurs et tronçonneuses. L'aciérie ArcelorMittal s'est installée sur le terrain avantageusement plat qui s'étend sur 200 pieds romains depuis la rivière. En approchant d'Hautmont à vélo en 2018, j'ai été surpris de voir la rapidité avec laquelle le paysage moderne pouvait s'estomper à l'épreuve musculaire de la topographie.

En étudiant *La Guerre des Gaules*, Napoléon s'avoua déconcerté par la tactique de César¹⁵. Ses troupes en étaient encore à fortifier le camp et à traîner les équipages que César envoya un escadron de cavalerie appuyé d'archers et de frondeurs passer la rivière dans un nuage d'éclaboussures et se porter vers la colline. Personne n'avait reçu ordre de reconnaître les bois et de scruter leur sombre profondeur. Dès que l'avant-garde atteignit la berge

opposée, une bande de guerriers à demi nus fondit sur la cavalerie, puis disparut sous le couvert des arbres « où nul n'osa les poursuivre ».

Du rebord du plateau, vers le haut de l'actuelle rue du Vélodrome, les Romains n'auraient vu que le mur de végétation, alors que la forêt offrait aux Nerviens, qui avaient le soleil dans le dos, d'innombrables postes d'observation pour repérer l'éclat des armures romaines. Épiant le sommet de la colline d'en face, ils virent la tête des équipages arriver au camp depuis l'ouest.

Avec une rapidité si prodigieuse qu'ils semblaient se trouver presque en même temps dans les bois, au milieu de la rivière et déjà sur nous, ils gravirent la colline et marchèrent sur notre camp que les hommes étaient occupés à retrancher.

[...]

Il n'y eut le temps ni de revêtir les insignes, ni même de mettre les casques et d'ôter les housses des boucliers. [...] De plus, ainsi qu'on l'a dit plus haut, les haies très épaisses interposées barraient la vue¹⁶.

Défiant toute logique, César avait lancé une offensive contre un ennemi invisible sans attendre que toutes les troupes et leurs *impedimenta* soient en position. Le camp fut débordé, les légions pratiquement cernées. Dans ses bulletins annuels, César faisait rarement aveu d'incompétence, mais, en l'espèce, il savait que les sénateurs pourraient confronter son rapport à d'autres récits de témoins oculaires.

Pour une raison qu'il n'avait pas encore comprise, en Gaule les nouvelles circulaient plus vite qu'un messager romain au galop¹⁷. Les auxiliaires trévires, voyant la cavalerie et l'infanterie se disperser en tous sens telles des souris délogées de leur nid, prirent sagement la fuite. Ils traversèrent la forêt d'Arduenna jusqu'à la Moselle. De retour dans leur *oppidum* principal des environs de Trèves, ils informèrent leur sénat que les Romains avaient essuyé une défaite cuisante. De là, par la Sarre et le Rhin, la nouvelle parviendrait bientôt à Rome. Dans ces circonstances, César pouvait difficilement prétendre que la victoire sur les Nerviens avait été jouée d'avance.

*

Au contact avec l'ennemi, il eut tout loisir d'observer les tactiques de ces guerriers d'un autre monde :

Leur courage était tel que, quand les hommes des premières lignes tombaient, les suivants montaient sur leurs formes prosternées et, juchés sur leurs cadavres, poursuivaient le combat. Et à mesure qu'ils étaient à leur tour abattus et que le tas s'élevait, les survivants utilisaient les corps amoncelés pour lancer, comme du haut d'un tertre, leurs traits sur nos hommes et renvoyer nos propres javelots qu'ils attrapaient en plein vol¹⁸.

Malgré ce chaos qu'il avait lui-même semé, décontenancé par le terrain inconnu et un ennemi suicidaire, César gardait l'œil pour le détail ethnologique. Durant les huit étés de campagne et les trois hivernages qu'il passa en Gaule, il recueillit une foule de renseignements sur la civilisation qu'il était venu piller et détruire. Il disposait d'informateurs locaux, d'une bibliothèque de voyage et d'un ami gaulois, l'Éduen Diviciacus, druide érudit et diplomate qui avait pris la parole à la tribune du sénat romain¹⁹. Face au rempart de cadavres des Belges, il comprit qu'il voyait à l'œuvre le potentiel militaire d'une croyance en la réincarnation – pour un guerrier celte, mourir au combat était la voie royale vers une nouvelle vie, et « la peur de la mort est ainsi abolie²⁰ ». Il connaissait aussi le nom celtique de son adversaire et ses sinistres connotations : « Les Nerviens, en rangs très serrés, se portèrent vers le camp sous la conduite de leur chef suprême, Boduognatos. »

Boduo-gnatos, littéralement « né du corbeau », était le Fils du corbeau. Sous ses autres formes, *branos* et *brennos*, le corbeau omniscient et immortel évoquait aux Romains deux grands généraux celtes du nom de Brennos : celui dont l'armée avait marché sur Rome en -387 et massacré sa population, et celui qui avait mis à sac le temple de Delphes en -279.

Dans la mémoire collective des Romains, les Celtes étaient la menace atavique qui planait sur la muraille protectrice des Alpes.

Cette celtophobie est omniprésente dans le récit de César. Entre leur fédération pangauloise, leurs institutions démocratiques, leur

système éducatif méritocratique et leurs technologies véhiculaires de pointe, les tribus celtiques étaient à bien des égards plus évoluées que les Romains. Elles faisaient elles aussi remonter leur lignée aux Troyens et à un demi-dieu qui avait toutes les apparences d'un avatar d'Hercule. Mais dans l'esprit patricien de César, les Celtes sortaient d'une friche primitive. Sa vision de la Gaule était un cauchemar éveillé : l'espace privé et habitable était infiniment restreint et accessible uniquement par des « chemins incertains et invisibles²¹ » alors que, tout alentour, la distance et le temps s'étendaient jusqu'aux confins de la création.

Les villes des Gaulois, appelées *dunon* en celtique et *oppida* en latin, étaient perchées sur des collines du haut desquelles un coup d'œil suffisait à cartographier et à mémoriser des régions entières. César séjourna lui-même plusieurs mois dans la cité éduenne prospère de Bibracte, où le panorama embrassait les Alpes et le Massif central. Mais dans les rapports qu'il fit par la suite publier sous le titre *De bello Gallico*, les vues sont tantôt bouchées par la végétation, tantôt focalisées sur la fumée de feux de camp ennemis et la poussière d'une horde à l'approche.

Leurs légendes couvrant tout un continent et l'organisation géométrique de leurs *oppida* attestent une maîtrise de l'espace qui faisait défaut aux Romains – à un point frisant parfois le ridicule. Les cartes romaines étaient si imprécises que dans certains cas, sans l'aide d'éclaireurs indigènes, César n'avait qu'une très vague idée de l'endroit où il se trouvait par rapport aux massifs montagneux de la Gaule et aux routes ramenant à Rome. Je n'avais jamais compris pourquoi il était convaincu que le pays des Carnutes (la région de Chartres et d'Orléans) « occupait le centre de la Gaule²² » jusqu'au jour où, ayant reconstitué à partir des coordonnées et descriptions écrites fournies par Ptolémée la carte romaine aberrante de la Gaule, j'ai vu le pays carnute exactement là où César s'imaginait devoir le placer, au beau milieu du territoire distordu (*cf.* carte 1).

Le télégraphe vocal des Gaulois pouvait transmettre un message complexe dans plusieurs directions à la fois sur une distance de 240 kilomètres. Ce qui suppose un réseau précisément cartographié de relais d'écoute desservant une aire de plus de 500 000 kilomètres carrés. Par comparaison, en dehors des grands axes de circulation, le système de messagerie des Romains

était très rudimentaire. Trois ans après la bataille de la Sambre, dans un secteur voisin de la Belgique, deux généraux de César et leurs armées se laissèrent entraîner dans un ravin boisé : des guerriers surgissant d'une « cachette » les enveloppèrent sur leurs deux flancs. Lorsque César reçut enfin la nouvelle de l'incident, il dépêcha ses ordres à un troisième général assiégé, Quintus Cicéron. Il avait pris soin d'écrire sa lettre « en caractères grecs²³ » au cas où elle serait interceptée – ruse douteuse, puisque les Gaulois utilisaient l'alphabet grec. S'il ne pouvait passer les lignes ennemies pour parvenir au camp fortifié de Cicéron, le messenger devait attacher la lettre à la courroie de son javelot. Il se glissa aussi près du camp qu'il l'osa et lança son trait. Celui-ci alla se ficher dans l'une des tours de guet et y resta près de trois jours sans que personne le remarquât.

Dans les espaces fantasmagoriques de la Gaule extérieure, la description méticuleuse d'un lieu particulier procurait un certain confort psychologique : au moins une partie de la carte, si minuscule fût-elle, était ainsi agrandie pour donner une image exacte de la réalité. Dans le monde en miniature du champ de bataille – deux collines, la rive d'un fleuve, un versant boisé et un labyrinthe de haies –, César savait exactement où il se trouvait.

*

Cependant que les Nerviens empalaient les Romains sur leurs propres lances, les deux légions conduites par le légat de César, Titus Labienus, avaient traversé la rivière et investi le camp ennemi. « De cette hauteur, elles voyaient ce qui se passait dans notre propre camp²⁴. » D'un seul regard, elles saisissaient à présent la bataille – les chevaux paniqués, l'encerclement du camp surpeuplé, les Nerviens s'élançant du brouillard spongieux des cadavres de leurs frères d'armes. Du côté de César, les hommes de la VII^e légion tournèrent le dos à ceux de la XII^e pour former un double front.

Seul le haut de la rue d'Alsace et de la rue de la Fontaine offre un angle de vision dégagé sur la position romaine, entre les haies et les pavillons en brique d'Hautmont. Ce fut quelque part par là, près de ce point d'observation, que Labienus, « sacrifiant tout à la diligence », envoya la X^e légion dévaler la colline dans un fracas

de ferraille et escalader le versant d'en face. À voir les voitures s'engager par la gauche et par la droite dans la rue escarpée et aborder le grand virage du parking du supermarché avant le pont, on imagine aisément le choc et la puissance de la charge.

Le courage et le regain d'opiniâtreté contribuèrent probablement à retourner la situation, comme le dit César, mais sa relation des dernières phases de la bataille suggère un facteur autrement décisif. Même en l'absence d'artillerie, quarante mille Romains et soixante-dix mille Gaulois (en comptant les alliés des Nerviens) s'affrontant dans une zone boisée l'auraient nécessairement dévastée et mise à découvert. L'issue du combat suppose à l'évidence une visibilité accrue. Ce fut la clé de la victoire romaine et ce fut peut-être là, sur les bords de la Sambre, que César trouva la solution au problème des haies impénétrables.

L'ennemi à vaincre était, avant tout, le terrain gaulois. L'année suivante, vers la fin de la saison, juste avant les premiers orages d'automne, César entreprit de soumettre les tribus belgiques établies dans la région vallonnée de champs et de forêts entre le Pas-de-Calais et la Flandre. L'engagement final se joua quelque part au nord d'Amiens. Comme leurs voisins nerviens, les Ménapes et les Morins surgirent « de leur étendue ininterrompue de forêts », chargèrent les légions et se replièrent dans les bois. « Les Romains, les ayant poursuivis trop loin dans ces fourrés inextricables, perdirent quelques hommes. » César ordonna alors à ses soldats de troquer leurs épées pour des haches, et ils s'employèrent à abattre l'armée silencieuse des arbres. « En quelques jours à peine et avec une rapidité incroyable, une vaste clairière fut dégagée²⁵. »

La nature ainsi désarmée, il serait plus facile de neutraliser la menace humaine. Sur les rives de la Sambre, les légions parachevèrent leur victoire par un massacre. Tandis que le carnage se poursuivait, César réfléchissait au sort qu'il réserverait aux femmes, aux vieillards et aux enfants qui s'étaient réfugiés dans les basses plaines et les marais. En une seule journée, les Nerviens n'avaient sauvé que « trois de leurs six cents sénateurs » ; de leurs soixante mille guerriers « il ne restait que cinq cents hommes en état de porter des armes²⁶ ».

« Soucieux de faire montre de clémence envers ces misérables qui imploraient grâce », César épargna les survivants. Il pouvait

se montrer magnanime car, de toute façon, selon les estimations, la bataille « avait presque réduit à néant la nation et le nom des Nerviens ».

*

Sur les photographies, des soldats casqués pataugent dans des ornières boueuses aux environs de Maubeuge. Il n'y a pratiquement plus un arbre debout dans ce paysage dévasté – le type même de champ de bataille dont César aurait rêvé. En août 1914, Maubeuge, verrou qui protégeait une grande voie d'invasion vers Paris et la Marne, fut assiégée par la I^{re} armée allemande²⁷. Les collines boisées de part et d'autre de la Sambre où César avait exterminé les Nerviens en -57 étaient l'un des principaux centres de résistance. Au terme de quinze jours de bombardements, un grand nombre de soldats français (diversement estimé à trente, quarante ou cinquante mille) furent faits prisonniers. Mais comme le déclara le général Joffre devant un conseil d'enquête sur la reddition catastrophique de la place, les Allemands auraient percé la ligne bien plus tôt sans les hommes de Maubeuge qui, « au premier appel de la Nation, avaient quitté leur famille et leur foyer pour se porter au secours de la Patrie²⁸ ».

Une génération après que César eut réduit en esclavage la coalition des tribus gauloises et massacré près d'un million d'âmes, la plupart des *oppida* gaulois localisés sur des hauteurs furent délaissés pour des cités nouvelles établies en plaine. Un réseau bien entretenu de routes de longue distance donnait à penser que les inexploables étendues boisées et marécageuses évoquées dans *De bello Gallico* avaient disparu (*cf.* carte 2). Les villages gaulois nichés, comme l'avait remarqué César, dans des bois frais et ombragés avaient laissé place à de vastes domaines, les *villae*. Des parcelles de blé rectangulaires, généralement dépourvues de toute haie ou clôture, s'étiraient perpendiculairement aux routes qui emportaient vers Rome les surplus de richesses. Lorsqu'un voyageur voyait s'élever au loin la fumée d'un grand feu, il songeait davantage à un brûlis de chaumes qu'à une razzia barbare.

Longtemps après la pacification de la Gaule, alors que l'antique langue celtique se mourait et ne subsistait plus qu'en quelques

points reculés et oubliés, et que les druides réchappés des purges impériales n'officiaient plus à l'ombre de bouquets de chênes mais dans les universités, même les citoyens gallo-romains qui revendiquaient fièrement leurs origines celtiques ne savaient plus grand-chose des anciennes coutumes. Les gens du pays, que les Romains nommaient autrefois la *Gallia comata* (la Gaule chevelue), évoquaient, comme aujourd'hui, le mysticisme et la magie. Pour les Romains, c'était un peuple énigmatique, de la même façon que les Romains seraient un mystère pour les générations qui grandirent dans les ruines de leurs temples et de leurs amphithéâtres.

César passerait quant à lui à la postérité comme un héros de légende, bâtisseur de routes et de citadelles, qui avait apporté la civilisation dans un monde de ténèbres. La plupart des anciens sites fortifiés portant le nom de « camp de César » étaient en fait bâtis sur de petits ou moyens *oppida* de l'époque préromaine. Ils se trouvent généralement au sommet d'une colline basse, près d'une rivière et à l'écart de tout établissement ultérieur.

Il est malaisé de se faire une idée de la connaissance intime que les Gaulois avaient du paysage sans une vue aérienne. Si l'on repère parfois sur la carte ces « camps de César », sur le terrain ils peuvent être étonnamment insaisissables²⁹. Il m'est arrivé de me trouver sur le site même du camp, tout occupé à vérifier les coordonnées, quand, peu à peu, le renflement d'un talus devenait perceptible et la rondeur de l'*oppidum* gaulois se révélait dans le fatras de monticules et de végétation.

Faute de murs et de fondations, le trésor historique de ces sites tient à leur emplacement même, qui se fond harmonieusement à la topographie et ouvre des panoramas inattendus. Sur un sol nu ou caillouteux, on retrouve parfois des fragments de poteries et des éclats de galets de fronde. Il n'est pas rare d'entendre des claquements d'ailes ou le bruissement de quelque animal s'enfonçant dans la tanière d'une haie épineuse. Puisque les Gaulois construisaient rarement en pierre, ces haies vivantes sont pratiquement les seules structures gauloises qui ont survécu pendant deux mille ans.

2.

UNE DEMEURE EN GAULE

Pour une famille aisée de la Gaule romaine tardive, choisir une maison de campagne était, en théorie, fort simple. La villa devait se trouver à proximité d'une route clairement tracée de sorte que l'on pût acheminer les esclaves et les provisions. Il devait y avoir un vignoble débarrassé de ronces grossières, des jardins odorants ombragés de treilles et de charmilles, et un océan de blés ondulants. Il ne se construisait pratiquement plus de villa neuve, mais une maison de seconde main devait au moins être bien entretenue et, de préférence, présenter des caractères originaux, tels que des revêtements de marbre italien, des bibliothèques vitrées encastrées et des bains en bon état de marche ou, à défaut, une source chaude où l'on pourrait creuser un puits à vapeur sous un auvent de noisetier tressé, et le remplir de pierres incandescentes.

En Gaule, les domaines étaient plutôt grands – dépassant parfois les 800 hectares –, si bien que, dans les régions écartées ou vallonnées, ils étaient exposés aux bandes de brigands vagabonds. Certains étaient conçus pour tenir un siège, d'autres étaient protégés par leur emplacement difficilement repérable. Les propriétés de campagne des aristocrates gaulois étaient très dispersées et leurs invités venaient souvent de loin. Il n'existait pas de cartes régionales et, pour peu que les grandes routes ne fussent plus praticables, il n'était pas simple d'en indiquer clairement le chemin, comme le laissait poliment entendre un voyageur invité dans deux villas voisines¹ à l'orée des Cévennes, dans une lettre écrite au début des années 460 :

Pour guetter notre arrivée, des éclaireurs vigilants avaient été postés non seulement sur les routes publiques mais aussi sur les

raccourcis tortueux et jusque sur les drailles fréquentées par les bergers, si bien qu'il nous fut tout à fait impossible d'échapper à l'embûche que nous tendait l'amitié².

Dans les faits, aucune propriété ne pouvait satisfaire tous ces critères – confort, sécurité, élégance et productivité. Il était au demeurant recommandé de renoncer au rêve de tranquillité agreste et d'acquérir une demeure aux environs d'une ville, mais juste assez loin pour échapper aux odeurs des tanneries et aux retombées des désordres sociaux telle une révolte d'esclaves. Une grande partie de la campagne gauloise était désormais aux mains des barbares wisigoths, burgondes et francs qui avaient combattu aux côtés de Rome, ou avaient été incités à coloniser des terres agricoles pour éviter qu'elles ne fussent dévastées par des barbares encore plus féroces venus de l'est du Rhin (*cf.* carte 3).

Chose rassurante, les villes proprement dites, sièges du pouvoir politique, étaient gallo-romaines. Leurs habitants de haut rang revendiquaient fièrement leurs origines celtiques : des cités comme Lutetia, Durocortorum et Augustonemetum avaient retrouvé leur identité tribale et se nommaient à présent Parisius, Remis et Arvernus. En tant que citoyens romains, les aristocrates gaulois étaient, par définition, chrétiens. Ils avaient depuis longtemps abandonné les coutumes pittoresques de leurs ancêtres³. Aucun visiteur ne s'attendait plus à trouver son hôte gaulois enguirlandé de lourds bijoux d'or, le pressant de partager sa couche et exhibant fièrement la tête tranchée d'un ennemi conservée dans de l'huile de cèdre. Les magnifiques maisons et temples de bois des anciens Gaulois n'étaient plus qu'un souvenir. Leurs *aedificia* (maisons ou villas) étaient mentionnés à vingt-trois reprises dans *La Guerre de Gaules* de César, et dans treize cas, le nom était rapporté au verbe *incendere* (brûler). Mais il n'était pas rare de voir dans une maison moderne des réminiscences de la splendeur passée sous forme de portiques, de fresques murales et même de mosaïques représentant des héros mythiques luttant contre des bêtes sauvages, ou des martyrs chrétiens endurent avec un sourire béat d'indicibles tourments.

Les bâtiments publics étaient dans un état de délabrement à peine contenu. Lugdunum (Lyon) elle-même, ancienne capitale

de Gaule, ne renvoyait qu'un très pâle reflet de la fastueuse grandeur de la Rome de César. Mais depuis que la Cité éternelle avait été vandalisée par Alaric et ses Goths en 410, la Gaule était probablement la province la plus sûre de l'empire chancelant. Forte de ses anciennes traditions de migrations intérieures et de coopération intertribale, elle était bien préparée à trouver un terrain d'entente avec les barbares.

En 414, date à laquelle débute ce récit de deux conceptions très différentes de la demeure idéale, les Goths et les Romains s'étaient installés dans une paix précaire⁴. Le successeur d'Alaric, Athaulf, avait franchi les Alpes depuis l'Italie avec une armée de Goths. Mais Athaulf, disait-on, s'était lassé de la « barbarie effrénée⁵ » de son peuple et, au lieu de faire de la Gaule méridionale un royaume gothique, il avait épousé à Narbonne la demi-sœur de l'empereur romain d'Occident Honorius. Sous une forme ou une autre, l'empire perdurerait. Comme pour consacrer cette alliance, un empereur rival, Jovin, qui avait été soutenu par quelques aristocrates gaulois en vue, fut dûment éliminé par le préfet des Gaules, qui se fit un devoir de lui trancher lui-même la tête.

*

Lors de ce long crépuscule de l'Empire romain, alors que la moitié de la Gaule était occupée par des Goths en braies qui n'avaient que faire de culture latine, on voyait encore aux abords de Narbonne des villas qu'un agent immobilier n'aurait eu aucun mal à vendre à un client avisé. Sur une terrasse ombragée, un verre de vin de Falerne ou de quelque digne équivalent local à la main, on aurait pu imaginer que Rome n'avait jamais rien perdu de son pouvoir. Le poète et diplomate gallo-romain Sidoine Apollinaire décrit la villa de son ami Consentius, à 9 milles romains à l'ouest de Narbonne, entre les lagunes côtières et les premières ondulations des collines des Corbières. Il écrivait en 478, mais la prose et la vision qu'il évoquait avec nostalgie par des exagérations flatteuses appartenaient à un autre temps, à l'époque où le soleil de l'empire se levait encore sur les terres fertiles allant de l'océan aux Alpes.

Toute proche de la cité, du fleuve et de la mer, elle livre une généreuse moisson de visiteurs et de vivres pour les nourrir. Elle présente dès l'abord un aspect charmant, devancée par de très hauts murs construits avec art, dans les règles de la symétrie architecturale. Puis il y a sa chapelle, les majestueuses colonnades de son portique et ses thermes qui portent leur éclat loin alentour, ainsi que des champs et des ruisseaux, des vignobles et des oliveraies, sa cour d'entrée et son parvis, et une colline des plus ravissantes. Outre l'abondance de mobilier, on y trouve le trésor d'une bibliothèque bien fournie. Lorsque le maître des lieux y réside, se consacrant également à la plume et à la charrue, il serait difficile de dire qui, de la terre ou de l'esprit de son propriétaire, est le plus cultivé⁶.

*

Un siècle après que Sidoine eut fait l'éloge de ce domaine idyllique, la villa était à l'abandon. Il ne reste aujourd'hui plus rien du paradis de Consentius, mis à part un toponyme déformé – « Conscience » – attaché à une ferme et une parcelle de terre, une route rectiligne traversant les vignes, et les fragments d'assiettes de table et d'amphores à vin qui remontent parfois à la surface du sol caillouteux⁷.

* * *

Peu après le mariage du Goth Athaulf et de la demi-sœur de l'empereur, Placidia, un homme et son épouse, suivis d'un cortège de domestiques, d'esclaves, de fermiers et d'hommes en armes, quittèrent la citadelle en nid d'aigle de Segustero (Sisteron) et se dirigèrent vers les hauteurs accidentées dominant la rive gauche de la Durance.

Segustero était une ancienne capitale tribale proche de la frontière des anciennes provinces romaines de la *Gallia Narbonensis* et des *Alpes Maritimae*, désormais intégrées au diocèse de Vienne. Elle était desservie par une grande artère reliant la Méditerranée

au Rhône, mais à l'est, il n'y avait aucune route et très peu de traces d'établissement humain.

Remontant le lit des torrents par un dédale de défilés et de ravins, dans les ombres profondes que jetaient de vertigineuses falaises calcaires, ils arrivèrent devant un étroit passage. C'est le point où un randonneur qui espère passer la nuit dans un endroit civilisé pourrait décider de rebrousser chemin. Ici, au début du ^v^e siècle, un sentier charretier fut ouvert à la pioche dans une falaise, puis effacé pendant plus d'un millénaire sous les glissements de terrain⁸.

La première fois que je l'ai vue, en 2008, j'ai cru qu'il s'agissait d'une réplique moderne : soigneusement gravée sur une face rocheuse rugueuse, une longue inscription commémore un déménagement qui eut lieu vers 414. Jamais vandalisée en mille six cents ans, l'inscription est relativement facile à lire en tendant un peu le cou :

CLAUDIUS POSTUMUS DARDANUS, NOBLE DE RANG PATRICIEN, ANCIEN CONSUL DE LA PROVINCE VIENNOISE, MAÎTRE DU BUREAU DES REQUÊTES, CHEF DU CONSEIL IMPÉRIAL ET PRÉFET DU PRÉTOIRE DES GAULES, ET SON ÉPOUSE, NEVIA GALLA, FEMME TRÈS HONORABLE ET TRÈS NOBLE, ONT ÉQUIPÉ LE LIEU DONT LE NOM EST THEOPOLIS DE ROUTES TAILLÉES DANS LES DEUX FLANCS DE LA MONTAGNE ET LUI ONT DONNÉ DES MURS ET DES PORTES. CES TRAVAUX, ACCOMPLIS SUR LEURS PROPRES TERRES, ÉTAIENT DESTINÉS À SERVIR LA SÉCURITÉ DE TOUS⁹.

Dans cet endroit isolé où seuls les criaillements des aigles et les ricochets des pierres décrochées des pentes raclées brisent le silence, cette proclamation ostentatoire de dignité romaine fait l'effet d'un troublant écho de quelque chose d'inouï. Cet indice d'une mystérieuse Theopolis, ou « Cité de Dieu », qui se trouverait quelque part à l'est aurait pu être inventé par un Jules Verne gallo-romain, n'était le fait que Claudius Posthumus Dardanus a bel et bien existé : c'était l'homme qui avait personnellement exécuté l'usurpateur Jovin. En sa qualité de préfet des Gaules,

il était le deuxième fonctionnaire le plus puissant de l'empire, et sa femme, Nevia, était probablement parente de la demi-sœur de l'empereur, Placidia.

On en sait si peu sur cette époque crépusculaire qu'une telle débauche d'informations sur un moment particulier et au milieu de nulle part ressemble à une bonne plaisanterie. Pourquoi, après s'être retiré de ses charges, Dardanus a-t-il acquis un domaine apparemment sans valeur dans les collines inapprivoisées entre Sisteron et Digne ? Alors que sa femme et lui auraient pu vivre dans le luxe, pourquoi ont-ils fait tailler un chemin dans la roche pour se fixer dans des montagnes rocailleuses où les vignes et les oliviers auraient du mal à survivre et où le blé sécherait sur pied avant même de mûrir ? Et, dans cette contrée sauvage, où se trouvait « le lieu dont le nom est Theopolis », et à quoi pouvait-il bien correspondre ?

Dardanus avait à sa disposition les meilleures sources de renseignement. Il est peu probable qu'il ait redouté des représailles pour l'exécution de Jovin, mais il savait que, peu après la cérémonie du mariage, Athaulf s'était brouillé avec l'empereur romain. À 80 milles au sud, le commandant en chef de l'empereur Honorius organisait le blocus des ports de la Méditerranée avec dix mille mercenaires hunns. Des barbares menaçaient la Gaule de l'intérieur et de l'extérieur. Sentant l'empire se fissurer sous ses pieds, Dardanus a peut-être voulu fuir la vague d'anarchie qui s'annonçait. Mais il y avait bien d'autres lieux, autrement accueillants, où il aurait pu, avec sa famille, s'abriter de l'orage.

Par un hasard extraordinaire, deux autres indices de ces odyssees des plus obscures de la fin de l'Empire romain nous sont parvenus. Il se trouve que nous savons qu'à une période charnière de sa vie Dardanus avait commencé à envisager la religion officielle comme une préoccupation personnelle urgente. En tant qu'administrateur chevronné, il chercha naturellement à s'informer auprès des autorités les plus compétentes. Ses lettres furent sans doute acheminées par un messenger soit à Segustero, soit à Dinia (Digne), puis transmises par la poste impériale à Bethléem en Judée et à Hippo Regius en Numidie.

La première était adressée à Jérôme de Stridon¹⁰, qui avait traduit la Bible en latin, et la seconde au théologien Augustin d'Hippone¹¹. Les missives ont été perdues, mais la substance de

ses questions peut être déduite des réponses qu'il reçut. Comme les chasseurs de maisons avant lui et depuis, l'ancien préfet des Gaules cherchait, très littéralement, le paradis sur terre.

*

L'ancienne province des *Alpes Maritimae* était l'une des régions les moins romanisées de Gaule. Elle paraissait vivre dans une autre époque. Le trophée d'Auguste, érigé en l'an -6 et dont la ruine surplombe encore la mer sur l'ancienne frontière entre l'Italie et la province romaine, citait les noms de quarante-cinq « tribus alpines conquises », mais il en manquait au moins vingt-cinq autres dans cette liste¹². Certaines peuplades, comme les Capillates (*Capillati*, les Chevelus), n'étaient connues que par le nom que leur avaient attribué les Romains. D'autres appartenaient à la race ligure, antérieure à la civilisation des Celtes. Dans les années 1830, on apercevait encore dans l'arrière-pays à peine cartographié des « demi-sauvages » qui n'avaient eu aucun contact avec le monde extérieur :

On en a vu quelquefois qui étaient perchés sur le sommet d'un roc sourcilleux, appuyés sur un bâton, presque immobiles, et recouverts de peaux jusqu'à la tête¹³.

Vues de loin ou surgissant soudain d'un paysage torturé, certaines formations rocheuses ont un aspect étrange qui alimente des récits populaires glaçants et des témoignages oculaires de visites extraterrestres. Au début du xv^e siècle, alors que les villes et les gros bourgs devenaient peu sûrs, des habitations sculptées par le vent et les extrusions volcaniques attiraient des moines en quête d'un refuge ou d'un *locus* où le ciel semblait être en prise directe avec la terre¹⁴. Des grottes désertées depuis l'âge de pierre furent aménagées en ermitages. À 30 milles au sud-est de « Theopolis », le grand canyon du Verdon, ignoré du monde extérieur jusqu'en 1905, abritait une poignée d'ermites troglodytes s'accrochant à ses corniches vertigineuses¹⁵. Dans ce paysage labyrinthique, un homme disposant d'une équipe d'ingénieurs et d'ouvriers n'avait que l'embarras du choix pour établir sa retraite.

Par-delà la pierre écrite, après encore 6 kilomètres et demi d'ascension progressive, le vent forçait et dissipait la puissante odeur de thym et de fenouil qui flottait dans l'air. Au levant, les cimes et les précipices des Alpes se profilent alors sur l'horizon : on croirait voir un océan gelé aux extrémités de la terre. Le relief plonge vers le sud et deux escarpements aux formes curieuses évoquent les demi-volutes du motif celtique de la « pelta ». C'est tout ce qui reste d'un piton abrupt qui apparaît dans un document de 1030 sous le nom de Castellum Dromone (aujourd'hui le rocher du Dromon)¹⁶.

On aurait pu prendre ces rochers en forme de croissant pour la porte monumentale d'une ville qui ne fut jamais construite. Il y a juste assez de prairies au pied du rocher et sur les collines qui lui font face pour nourrir une petite communauté. Les restes d'un petit *oppidum* occupé entre le I^{er} et le III^e siècle ont été exhumés, mais aucun signe de « murailles et de portes » et aucune autre inscription ne sont venus confirmer le soupçon que ce château en ruine fut jadis une fortification de Theopolis.

*

Dardanus avait été entraîné vers ce lieu sacré autant par coïncidence que par déduction. Il avait relevé dans les Psaumes plusieurs références à une « cité de Dieu » – « Theopolis », en grec : la « cité de Dieu, sur la sainte montagne » ; « la cité de Dieu, la plus sacrée des demeures du Très-Haut ». Dans toute son expérience du vaste empire, il n'avait jamais su où elle se trouvait, mais puisqu'elle était mentionnée dans les Écritures, il y avait toute raison de croire qu'elle existait.

Il était particulièrement intrigué par les paroles que Jésus avait adressées sur la Croix au voleur pénitent près de quatre siècles auparavant : « En vérité je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis¹⁷. » Le paradis dont parlait le Christ était-il la céleste demeure ou bien autre chose, et auquel cas, où se trouvait-il ? Avait-il quelque chose à voir avec la « Terre promise » que cherchaient les Juifs ? L'inscription laisse penser que, lorsque Dardanus en entendit parler, l'endroit dans les collines « *cui nomen Theopolis est* » portait déjà ce nom engageant. Peut-être

se demanda-t-il si, dans ce coin tranquille de la Gaule que les ermites prenaient pour séjour, il était tombé sur l'entrée d'un autre monde, à moins qu'il n'eût trouvé la véritable Cité de Dieu.

Augustin et Jérôme savaient que les jugements austères de l'érudition risquaient de décevoir cet ardent chercheur de vérité doublé d'un homme de grande influence. Adressant sa réponse « au plus noble des chrétiens et au plus chrétien des nobles », Jérôme lui donna subtilement à entendre que la Terre promise, qui, pour les Juifs, était une réalité géographique, ne saurait se trouver sur cette terre. Cependant – puisqu'une lecture purement allégorique aurait pu passer pour une hérésie – il ne niait pas absolument sa présence physique. De même, Augustin concédait que, lorsque Jésus parlait de « paradis », il n'était pas exclu qu'il eût songé à un lieu particulier en ce bas monde.

*

Leurs lettres n'étaient pas totalement décourageantes... À l'heure où l'empire menaçait ruine, il n'était pas besoin de pousser la spéculation bien loin pour imaginer une fin cataclysmique de la civilisation et croire que, quelque part, de ses ruines pourraient émerger les premiers signes d'un royaume des cieux sur la terre.

S'il est une réalité qui ne fait aucun doute, c'est le site proprement dit. Je l'ai revu en 2015, après avoir trouvé une description de la région publiée par le prieur d'un monastère local en 1664. C'était ce texte qui avait révélé l'existence de la pierre gravée. Des archéologues et des chasseurs de trésors se sont intéressés à la puissance évocatrice du rocher du Dromon, mais le prieur, pour qui le paysage et les inclinations des ermites n'avaient aucun secret, pensait que Theopolis était situé dans les environs d'un ermitage nommé Trenon, « où il y a des vestiges d'une très grande ville, et où l'on découvre tous les jours des médailles d'or et d'argent¹⁸ ».

Sur la montagne de Trenon, en face du rocher du Dromon, un sentier raboteux mène à l'emplacement de l'ermitage, dont la dernière mention cartographique remonte à 1814. Il n'y a plus là aujourd'hui que des buissons épineux et des rochers dénudés,

mais contre toute attente, le site offre une vue magnifique, plongeant dans la basse vallée de la Durance vers Aix-en-Provence et le port de Marseille.

De cette tour de guet naturelle, un homme puissant dans un empire en déliquescence attendait la venue du Christ ou d'une armée de Huns qui remonterait la vallée vers le Rhône et la ville de Lugdunum. Tandis que l'horizon méridional s'empourprait, cet état crépusculaire du monde pouvait aussi bien annoncer l'épaississement de la nuit que la lueur d'une aube nouvelle.

Les « vestiges d'une très grande ville » qu'avait vus le prier en 1664 furent probablement réutilisés pour construire le village voisin de Saint-Geniez et le monastère de Chardavon. Aucune autre pierre inscrite n'a été mise au jour, mais les processus d'érosion des toponymes étant plus lents, il n'est pas aussi étonnant qu'il pourrait y paraître que le site recèle un indice de la Theopolis originelle. En contrebas de la montagne où se dressait l'ermitage, enserré dans une vallée secondaire, il y avait autrefois un hameau nommé Theous¹⁹. Une petite ferme porte aujourd'hui ce nom. Il n'est pas impossible que Dardanus l'ait entendu ou lu quelque part et que, par l'opération de la pensée magique, il en ait tiré ses propres conclusions.

Il est tentant de reconnaître dans « Theous » le mot grec *theos* (dieu). Au v^e siècle avant notre ère, des marchands des colonies grecques de la côte méditerranéenne auraient fort bien pu établir un avant-poste dans ces collines surplombant la Durance. Mais une origine plus plausible du nom est le mot celté *tauus*, ou *tauinus*²⁰. Et en ces temps où le gaulois était au bord de l'extinction, seul un savant instruit de l'antique langue aurait pu apprendre à Dardanus que ce mot qui tenait tant de promesses signifiait « silencieux ».

* * *

Un matin de 467, cinquante ans après que Dardanus et sa femme se furent emmurés dans la « Cité de Dieu », Sidoine Apollinaire, digne fils et petit-fils de préfets de Gaule, quittait sa ville natale de Lugdunum pour un voyage de 200 kilomètres vers sa résidence des environs d'Arvernus, l'ancien Augustonemetum.

Il avait acquis ce domaine par son mariage à la jeune princesse arverne Papianilla, dont le père, Avitus, avait brièvement régné sur l'Empire romain d'Occident. Maintenant que l'ancien territoire tribal des Arvernes était une enclave isolée de l'empire cernée par les Vandales – les Burgondes à l'est et les Wisigoths dans toutes les autres directions –, les aristocrates gallo-romains étaient plus enclins que jamais à se considérer comme les véritables dépositaires et défenseurs de la civilisation.

La brume matinale habituelle devait s'être levée car, lorsque son cheval atteignit le sommet de la colline de Fourvière et qu'il regarda vers le confluent du Rhône et de la Saône, il vit nettement l'ancien cimetière et ses tumulus, païens et chrétiens, affaissés au fil des ans par les pluies et les neiges. Des hommes s'affairaient à la pioche : il distingua un carré de terre dont le sol avait été remué.

Par une si belle matinée, malgré le délabrement de Lugdunum et le cimetière en déshérence de ses ancêtres, la gloire de Rome semblait encore éclatante. Son grand-père Apollinaris avait été enseveli là. Il se rappelait ses récits de Jovin, l'empereur qui avait été porté au pouvoir par les plus nobles familles gallo-romaines, et de son bourreau Dardanus, « somme de tous les vices », disait le grand-père qui l'exérait.

Il comprit aussitôt : c'était à l'endroit même où les hommes creusaient que son aïeul avait été inhumé. Dès le lendemain matin, il écrivit à son neveu depuis un relais de poste sur la route d'Arvernus :

Je lançai mon cheval au galop et traversai l'intervalle à bride abattue – à vitesse égale sur le plat comme dans les côtes –, impatient du moindre retard. Les cris que je lançai de loin les ont arrêtés dans leur insolence avant même que je n'arrive sur les lieux. Pris sur le fait, les coquins se demandaient encore s'ils devaient rester ou fuir quand j'ai fondu sur eux²¹.

Cette profanation d'une tombe par des esclaves ignorants était une insulte à la famille et un signe funeste des temps : si de tels crimes restaient impunis, il n'y aurait pas même de paix pour les âmes pieuses des morts. Il vit les mottes de terre noire entassées sur la tombe négligée et les affres de sa conscience avivèrent son

indignation : ni lui ni son père n'avaient jamais songé à restaurer le tumulus effondré ou à le marquer d'une stèle.

À moins qu'il n'eût dans ses bagages des cordes, des poids en plomb et un cadre de bois, mettre les coupables à la torture lui aurait occasionné quelque retard. Parce que Sidoine devint par la suite évêque d'Arvernus et saint de l'Église catholique, la phrase « *torsi latrones* » avait été pudiquement traduite par « je châtaï ces brigands ». Or le verbe *torsi* (« je torturai », « j'écartelai ») ne laisse place à aucune ambiguïté. Une loi romaine, que les Wisigoths avaient reprise à leur compte, ordonnait que les profanateurs de sépultures soient suppliciés et mis à mort, qu'ils aient ou non agi sur ordre²². Son unique regret fut d'avoir pris cette initiative sans en informer leur maître, l'évêque de Lugdunum, réputé pour sa clémence à l'égard des petites gens. Par bonheur,

non content de m'absoudre cet homme saint et juste loua ma vertueuse colère, déclarant qu'aux yeux de nos ancêtres un forfait d'une telle audace aurait mérité la mort.

La discrète allusion de l'évêque au fait que la torture appartenait à une époque de barbarie païenne passa inaperçue.

Un peu plus tard ce jour-là, dans une taverne de bord de route, Sidoine composa une longue épitaphe en vers pour son grand-père. Il se figurait (en toute modestie) en Alexandre sacrifiant à l'ombre d'Achille, et en César rendant hommage à son ancêtre présumé, Hector de Troie. Naturellement, l'épitaphe se devait aussi de célébrer les vertus chrétiennes de son grand-père : « Après avoir gouverné les Gaules », il fut « le premier d'entre les siens à purifier son front par le signe de la Croix, ses membres par les eaux du baptême²³ ».

Sidoine demanda à son neveu de faire graver ces lignes sur une plaque de marbre poli et de veiller à ce que le sculpteur recopiât correctement chaque mot. Car, si les Arvernes « abandonnaient enfin la rudesse du dialecte celtique²⁴ », le latin parlé en Gaule était encore « rongé par la rouille de grossiers barbarismes²⁵ ».

Son devoir accompli, il pouvait à présent ramener ses pensées au but de son voyage, Avitacum, « un nom qui m'est bien plus doux que celui même de mon père, parce qu'il me vient de ma

femme²⁶ ». Au terme d'une autre journée sur la grande route de l'ouest, il arriverait en vue des montagnes où les Gaulois avaient résisté face aux armées de César. Puis il approcherait les faubourgs fourmillants d'Arvernus et, par-delà la ville, entre une colline abrupte et un lac serpentin, le domaine où l'attendaient sa femme et ses enfants.

*

À la lecture de l'unique lettre qui nous soit parvenue de Sidoine à sa « tendre » épouse Papianilla²⁷, on devine que la fille du dernier empereur gaulois de Rome se demandait parfois si elle avait tiré le bon numéro à la loterie du mariage. « Je le sais bien, aucun des honneurs que j'ai reçus ne t'a jamais autant flattée », lui écrivit-il lorsque son beau-frère fut élevé à la dignité de patrice. Ecdicius était de ces soldats qui conduisaient gaillardement une petite troupe d'hommes de confiance contre une armée entière de barbares.

En bon diplomate et courtisan, Sidoine avait une approche plus nuancée. À son sens, un barbare auquel on pût insuffler une étincelle d'intérêt pour la culture latine valait mieux qu'un Romain barbare tel l'exécrable Dardanus – l'homme qui avait fui un juste châtiment et disparu Dieu sait où. Peu après son mariage, Sidoine avait rencontré le roi wisigoth Théodoric II dans sa cour spartiate de Toulouse et, endurant bravement la conversation assommante, l'absence de musique et les coupes et assiettes trop rarement remplies, il avait perfectionné l'art noble de perdre avec panache aux jeux de plateau. « Il ne me coûte pas qu'il me batte lorsque j'ai quelque faveur à demander²⁸. »

L'exaspération qu'inspirait à Papianilla cet époux pusillanime ne dut guère s'apaiser avec la mini-épopée obséquieuse qu'il avait écrite à la gloire de l'empereur Majorien, le général romain qui avait renversé son beau-père, Avitus. Les manières épiscopales qu'affecta Sidoine après avoir accepté à contrecœur le poste d'évêque d'Arvernus en 469 achevèrent sans doute de l'agacer. Lui qui n'avait eu que mépris pour les préceptes moraux du christianisme se comportait à présent en candidat à la béatification. Selon Grégoire de Tours,

Il emportait souvent de la maison, à l'insu de sa femme, de la vaisselle d'argent qu'il distribuait aux pauvres. Lorsque celle-ci l'apprenait, elle en était scandalisée. Alors, il ramenait la vaisselle, puis allait donner aux indigents l'équivalent de leur valeur sonnante et trébuchante²⁹.

Frisant la quarantaine et dégagé de toute fonction officielle, il passait beaucoup de temps à la maison. Il se livrait à des jeux de balle et à la chasse, composait des poèmes dans le style classique et entretenait une correspondance avec des amis proches. Il vivait dans son petit empire romain personnel, comme un homme s'endormant paisiblement dans un bâtiment qui s'effondre. Au lieu de faire de son domaine d'Avitacum une base de pouvoir, il l'utilisait comme retraite de villégiature.

Par un jour d'été caniculaire, puis plusieurs autres d'affilée, Papiantilla le trouva occupé à écrire à un ami dans le salon donnant sur le nord.

La glace fond au sommet des Alpes ; la terre desséchée est couverte des griffures de crevasses béantes. [...] Nous suons tous sous le lin fin et la soie³⁰.

Il invitait son ami à Avitacum mais, comme à son habitude, il écrivait dans l'espoir d'être publié. Sa lettre serait un modèle ciselé de l'art épistolaire, émaillée d'allusions savantes à ses auteurs préférés. Tandis que le frère de Papiantilla croisait le fer avec les Wisigoths, son époux conversait avec la postérité. Il peignait un autoportrait verbal de l'aristocrate gallo-romain, reclus dans son royaume domestique, calé dans le confort d'un esprit bien garni et des parchemins et codex rangés sur leurs étagères en bois, savourant ce que les vestiges de cet empire à l'agonie avaient de mieux à offrir. C'est par un fait du hasard que j'ai découvert la dimension fantasmée de cette célèbre évocation.

La villa, écrivait-il, est adossée au pied d'une montagne, et bénéficie d'une double exposition nord-sud et de bains orientés au sud-ouest. Ces bains occupent plus de la moitié de la lettre : « Le sanglot de l'eau bouillante déferlant dans les tuyaux de plomb souples », la lumière du *tepidarium*, si vive que « la pudeur du

baigneur se trouve plus que nue », le *frigidarium*, surmonté d'un toit conique revêtu de tuiles et habillé de simple pierre en lieu et place des prétentieux marbres, la *piscina* ou le *baptisterium* où « un torrent amené du sommet de la montagne » s'écoule dans un rugissement assourdissant par la bouche de têtes de lion sculptées.

Baigné et parfumé, le visiteur n'a alors que l'embarras du choix parmi d'agréables pièces. Derrière la salle à manger des dames, un portique ouvrant au levant domine un long lac sinueux. Puis on pénètre dans la salle à manger d'hiver avec sa cheminée voûtée, suivie d'une autre encore offrant une vue panoramique du lac. De là, pour meubler le désœuvrement entre deux plats, les convives ont tout loisir d'observer « les petites barques sillonner au loin l'étendue moirée » et les pêcheurs tendre leurs filets à truites. Servantes, nourrices et valets se tiennent à disposition, sommeillant sans dormir. Au sortir de table et après une promenade sur les rives boisées et le petit port au bord du lac, les invités s'allongent dans le salon d'été où le chant des cigales, le gazouillis des hirondelles, le tintement des clarines et le pépiement de la flûte à sept trous des bergers « te berceront d'un sommeil plus profond encore ».

Mais je n'en dirai pas plus, car si je tardais à mettre le point final à ma lettre, l'automne te trouverait encore occupé à la lire³¹.

* * *

Cette invitation dans une luxueuse villa gallo-romaine était irrésistible. Un an après avoir fait le voyage à « Theopolis » à vélo, j'ai ajouté l'emplacement supposé du domaine de Sidoine à un autre itinéraire. Le détour par Avitacum se combinerait bien à une excursion à Arvernus (Clermont-Ferrand) et à Gergovie, l'*oppidum* de la montagne voisine où les Gaulois avaient remporté une fameuse victoire sur César. Le recours à des textes anciens pour préparer une expédition engendre généralement quelque aventure. Un visiteur arrivant avec quinze siècles de retard risque, à l'évidence, de trouver l'endroit ingrat, sans intérêt, voire dangereux. Mais dans ce cas précis, il semblait unanimement admis

qu'Avitacum est aujourd'hui le joli village de vacances d'Aydat, avec son lac de plaisance et son église Saint-Sidoine du XI^e siècle³².

Tandis que nous pique-niquions sur la rive de ce lac paisible sous le soleil de midi, imaginant Sidoine et Papianilla nourrir les canards, cette vision s'estompa : le maigre ruisseau qui alimente le lac d'Aydat avait-il jamais « blanchi d'écume en se brisant sur les barrières rocheuses, et plongé dans le lac en s'échappant des rochers³³ » ? L'hypothèse supposait un remodelage cataclysmique du paysage, mais les dernières éruptions volcaniques de la région remontaient à près de neuf mille ans.

Depuis que l'Auvergne s'est inscrite sur la carte touristique, le charmant lac d'Aydat passe pour le site qui correspondrait le mieux au paradis domestique de Sidoine. Or, la topographie est totalement différente, et la tablette gravée dans l'église du XI^e siècle attestant que là « reposent deux innocents et saint Sidoine » fait référence à un autre saint : le Sidoine provençal, assimilé à l'aveugle guéri par Jésus, qui, embarqué avec Lazare, Marthe et les trois Marie dans un esquif sans rame ni voile, dérivait miraculeusement jusqu'à la côte de la Gaule³⁴.

Le lac d'Avitacum mesurait « 17 stades » de long (soit plus de 3 kilomètres). Celui d'Aydat ne s'étire que sur 800 mètres et tous les autres lacs naturels d'Auvergne sont plus petits. Sidoine aurait peut-être décrit la villa de ses rêves... Laisant là l'Avitacum fantôme, nous reprîmes notre chemin pour Arvernus, non sans relever l'in vraisemblable désagrément qu'il y aurait eu à habiter à 24 kilomètres en montées et descentes de la ville, dans une région dépourvue de routes romaines. Ce soir-là à l'hôtel, j'étudiai les cartes que j'avais emportées pour préparer notre visite à l'*oppidum* de Gergovie.

*

Pour sortir de la ville, la route la plus tranquille et la plus plate semblait être celle qui passe par la banlieue sans charme de Pérignat. Elle longe une vaste plaine, partiellement industrialisée mais, pour l'essentiel, inoccupée. Sur mon tirage de la carte de l'état-major du XIX^e siècle, une légende à peine lisible expliquait ce vide surprenant à 6 kilomètres du centre-ville. Là, s'étalant au pied de Gergovie, indiqué par un réseau de lignes bleu pâle

symbolisant des canaux de drainage, se trouvait l'« ancien lac de Sarliève ».

Cet « ancien lac » aux abords de Gergovie avait été asséché par les Gaulois un siècle avant la conquête romaine. La lettre de Sidoine fait état d'un « tunnel souterrain » par lequel l'eau de la rivière s'échappait du lac : il s'agissait probablement d'une relique du vieux système de drainage romain. À l'époque des premières invasions barbares, faute d'entretien des infrastructures, les canaux s'étaient bouchés et le lac avait refait surface. Quand Sidoine est arrivé vers 460, il occupait depuis plus de cent ans la frange méridionale d'Arvernus. Il y resta jusqu'à ce qu'un ingénieur hollandais vienne le drainer de nouveau au xvii^e siècle³⁵.

La dimension du lac et la topographie correspondent à la description de la lettre. Les fondations d'une villa romaine au Pré du Camp, récemment repérées en vue aérienne entre un grand ensemble et un carrefour routier, pourraient très bien être celles du véritable Avitacum³⁶. Les archéologues n'ont trouvé que très peu de traces de marbres importés, ce qui est exceptionnel : « Mes modestes huttes et cabanes, écrivait Sidoine, bien qu'elles ne soient enrichies des rigueurs de marbres exotiques, offrent une agréable fraîcheur. »

Dans le bruit et la disgrâce de cette zone industrielle, j'entendais la voix de Sidoine Apollinaire : il vantait les splendeurs impromptues de son paradis terrestre par des euphémismes narquois suggérant l'âge d'or de la littérature latine. Ce détour par la banlieue de Clermont-Ferrand m'a permis d'exhumer les subtiles pointes d'ironie du texte. Pour un invité arrivant de Lugdunum, de loin, la villa pouvait paraître magnifique ; de près, les marques de la parcimonie et du délabrement affleuraient : point de marbres coûteux (« ni Paros, Carystos, ou Proconèse, ni la Phrygie, la Numidie ou Sparte n'ont déposé les mosaïques aux couleurs variées de leurs carrières »), pas plus que de fresques libertines sur les murs de ses bains ; un portique « soutenu non par de pompeuses colonnes, mais par de simples piliers ronds », la salle à manger d'hiver « souvent chargée de suie ».

Le lac non drainé du temps de Sidoine ne ressemblait en rien au plan d'eau de loisir d'Aydat : battu par les vents, il éclaboussait la maison d'embruns. Par endroits, les berges étaient encombrées de roseaux, de limons et d'algues ; ailleurs, on s'embourbait dans

des fondrières fangeuses. L'élégance de la prose parvient presque à estomper ces détails fâcheux, mais peu à peu, on voit s'effacer le sourire du visiteur : comment diantre fermerait-il l'œil dans ce tintamarre de grenouilles, de cigales, de cygnes et d'oies, de coqs chantant en pleine nuit, entre « l'harmonie en tierces des corbeaux prophétiques saluant la torche pourpre de l'aurore naissante » et les « concours de chant nocturnes des Tityres* de nos montagnes, oublieux du sommeil » ?

Sur le plateau dominant la villa, l'*oppidum* des Arvernes avait été abandonné depuis des siècles, après l'écrasement de la confédération gauloise qui ouvrit la voie à l'établissement des trois provinces romaines, la *Gallia Aquitania*, la *Gallia Belgica* et la *Gallia Lugdunensis* (cf. carte 2). À présent, dans l'interminable crépuscule d'un autre empire, l'aspirant au bonheur domestique devait faire contre mauvaise fortune bon cœur. Pour Papianilla, fille d'empereur gaulois, le coup le plus rude fut probablement la perte de son espace d'intimité. Le bois ourlant le lac était accessible à tous, et ces satanés bergers insomniaques s'étaient arrogé une bonne part du domaine.

* * *

Sidoine finit par gagner l'admiration de sa princesse arverne. En 469, l'évêque d'Arvernus rendit son âme à Dieu. Poussé par un sens du devoir patriotique (mais certainement pas par une inclination de l'âme), Sidoine accepta de lui succéder. L'Église incarnait la tradition et la continuité. Dans les régions de Gaule alors contrôlées par les Wisigoths et les Burgondes, c'était l'unique expression stable de l'autorité romaine, et ses évêques avaient la confiance des gens ordinaires. À moins d'être ouvertement hostile à ses nouveaux maîtres, un évêque pouvait jouer le rôle d'intermédiaire entre les royaumes barbares et ce qui restait d'un État romain.

Remisant ses chers poètes latins, Sidoine se plongea à regret dans la prose fruste des Évangiles et de la liturgie chrétienne. Quoiqu'il fût embarrassé par son indignité, il fit bonne impression. Arrivant un jour au monastère Saint-Cyr d'Arvernus, il constata

* Tityre est le berger joueur de flûte dans les *Bucoliques* de Virgile.

que « quelqu'un avait malicieusement volé le livre dont il avait coutume de se servir pour célébrer la messe ». « Mais il connaissait si bien le rituel [...] qu'il récita d'une seule traite tout l'office. » Puisque le futur saint Sidoine ne disposait d'aucune qualification canonique, qu'il n'avait rien d'un éminent théologien et qu'il ne risquait pas de finir en martyr, cet exploit de mémoire serait reconnu comme un petit miracle. « Ce fut pour l'assistance un grand émerveillement, et tous croyaient entendre non pas un homme, mais un ange³⁷. »

Six ans plus tard, alors que l'insatiable royaume wisigoth massait une armée à ses portes, l'évêque Sidoine organisa la résistance de la cité assiégée d'Arvernus. En Gaule méridionale, ce fut le baroud d'honneur de l'Empire romain face aux barbares. Cinq cents ans plus tôt, sur le plateau de Gergovie dont l'ombre caressait la villa d'Avitacum, Vercingétorix avait vaincu Jules César. Plus personne ne connaissait l'emplacement de Gergovie et Sidoine s'était toujours défié du périlleux domaine de l'histoire. (« Écrire l'histoire commence par de l'hostilité, se poursuit par des fatigues et se termine dans la haine³⁸. ») Il ignorait donc qu'il menait la deuxième bataille de Gergovie, mais il savait qu'il marchait sur les traces de ses ancêtres.

Comme Dardanus, Sidoine vivait sur les décombres d'un monde en train de s'éteindre et qui n'en finirait pas de dépérir pendant encore cinq siècles. Au-delà de ses relations épistolaires avec d'autres évêques, il ne manifestait aucun intérêt pour cette controverse théologique d'une complexité presque indescriptible, la fameuse hérésie arienne : pour les Wisigoths « ariens », Jésus de Nazareth était un simple mortel qui avait vu le jour à un moment donné de la vie terrestre ; pour l'Église romaine, le Christ était éternel et de même essence que Dieu. Concrètement, la condamnation des « ariens » visait à établir une distinction absolue entre le christianisme et le judaïsme et, à l'heure où l'empire s'effondrait, à affirmer que la barrière culturelle séparant les Romains des barbares s'étendait à l'ensemble de la création.

Le Sidoine qui défendit Arvernus au péril de sa vie était l'héritier d'une autre tradition. Lorsque les Arvernes se soumièrent aux Wisigoths, il ne se désola pas tant de la victoire du christianisme hétérodoxe que du spectacle des Arvernes – « frères des Latins et descendants des Troyens³⁹ » – réduits à la famine. Bien qu'il

tînt son autorité de l'Église de Rome, sa conduite s'apparentait davantage à celle de ces prêtres savants de la Gaule ancienne.

Pendant huit siècles au moins, les druides avaient constitué le socle politique, religieux et intellectuel de la fédération gauloise. Proscrits et persécutés par des décrets impériaux, ils étaient perçus comme une secte subversive de magiciens extravagants, mais ce seraient pourtant les institutions druidiques qui assureraient la stabilité durable de l'Église en Gaule. Les limites ecclésiastiques qui persistent jusqu'à la Révolution française reprenaient le tracé des limites tribales établies et maintenues par les druides. Leurs écoles étaient les ancêtres directs des universités et des monastères ; des éléments importants de leur liturgie et de leurs rituels persistent dans l'Église chrétienne. Comme Sidoine, ils s'étaient parfois interposés entre des armées ennemies pour empêcher un conflit meurtrier. Et eux aussi proclamaient leur foi en l'immortalité de l'âme⁴⁰.

*

Sidoine en sa villa et Dardanus dans sa retraite de montagne n'avaient aucune vision de l'avenir. Dans leur esprit, la fin de la civilisation et du temps lui-même était proche. En 403, Jérôme s'était réjoui de constater que, même à Rome, les vieux temples païens étaient « couverts de suie et de toiles d'araignées ». Leurs dieux de pierre ne recevaient plus la visite que « des hiboux grands ducs et autres oiseaux nocturnes », tandis que « les foules passent sans les voir devant leurs autels à demi ruinés pour se presser au tombeau des martyrs⁴¹ ». En 472, Sidoine avait assisté à un phénomène similaire en Gaule wisigothique, à ceci près que les temples délaissés étaient ceux de la foi chrétienne :

Les diocèses et les paroisses sont déserts et négligés. Les toits putréfiés des églises sont effondrés, les portes arrachées de leurs gonds claquent, les parvis des basiliques sont envahis de fourrés épineux et, plus affligeant encore, du bétail est couché dans des cours à demi ouvertes aux quatre vents et broute l'herbe qui verdit sur les côtés des autels. Et cette désolation ne se limite pas aux paroisses de campagne, car jusque dans les villes, l'assemblée des fidèles est plus clairsemée⁴².

Pourtant dans certaines régions de Gaule, et jusqu'à celles qui avaient le plus cruellement déchu de leur grandeur impériale, des signes laissaient entrevoir un avenir meilleur. Après son investiture au siège épiscopal d'Arvernus, Sidoine alla passer quelques jours dans sa ville natale de Lugdunum. Non loin du cimetière où il avait vu profaner la sépulture de son grand-père, une nouvelle église avait été bâtie. L'évêque de Lugdunum lui avait demandé de composer un poème dédicatoire qui serait gravé à flanc d'abside.

Les fondations de l'église ont été fouillées dans les années 1970. Dans un « jardin archéologique », des blocs de plastique de couleur matérialisaient le tracé au sol de la basilique⁴³. Comme au temps de Sidoine, une vue plongeante sur Lyon ouvrait sur les Alpes, encadrée par « la voie publique sonore d'un côté, et de l'autre, la Saône repoussée par le Rhône ». La réalité virtuelle criarde du poème de Sidoine apporte la touche finale à ce tableau du v^e siècle :

Ici s'élève l'église resplendissante, immuable dans sa rectitude. Sa face imposante regarde l'orient équinoxial. La lumière scintille au-dedans et le soleil s'invite à jouer sur des lames d'or chatoyantes. Des marbres de toutes nuances illuminent la voûte, le pavé et les fenêtres, et sous les peintures aux couleurs variées, une mosaïque d'un vert printanier fait éclore des saphirs dans une prairie de vitraux verdoyants. Un triple portique, appuyé sur de fières colonnes d'Aquitaine, forme l'entrée ; un portique semblable s'élève au fond du vestibule et la nef de l'église est emplie d'une forêt dont les piliers de pierre se déroulent au loin⁴⁴.

Si la villa d'Avitacum était une caricature du luxe romain, la nouvelle basilique de Lugdunum était la demeure idéale par excellence, parée de murs et de colonnes de marbre, ses trésors vierges de tout ironie, « car ici se trouve le lieu que tous les hommes cherchent, ici le chemin qui conduit au salut ». Elle avait été édifiée sur le site d'une église plus ancienne, qui elle-même remplaçait probablement un temple celtique plus ancien encore. Le cimetière voisin est un tel pêle-mêle d'incinérations et d'inhumations païennes et chrétiennes que les archéologues n'ont

pas réussi à distinguer les périodes auxquelles elles se rattachent. Avec sa forêt artificielle et sa prairie pailletée, la basilique fut peut-être elle-même inspirée d'un sanctuaire gaulois ou d'une clairière druidique.

Il me fallut mesurer l'angle des fondations pour remarquer l'erreur flagrante de Sidoine. Il supposait naturellement que, comme la plupart des églises chrétiennes, la basilique était orientée plein est, vers le soleil levant de l'équinoxe. En fait, l'église était alignée de telle sorte qu'un jour particulier de l'année, le soleil qui perçait au milieu de la forêt de piliers était le soleil païen du solstice d'hiver. L'alignement est si précis – avec un ratio de tangente de 11/7, qui est le rapport de la moitié de la circonférence d'un cercle à son diamètre – que la nature druidique de son plan ne laisse place à aucun doute⁴⁵.

*

Mis à part dans les films en costumes, aucune époque n'est cohérente avec elle-même, pas plus qu'elle n'est dans le secret de sa propre histoire. Les chrétiens de Lugdunum priaient dans une église qui avait été construite conformément aux croyances et aux pratiques d'une autre religion. Pour ses architectes oubliés, « le chemin qui conduit au salut » pointait dans une autre direction. Avant les druides, en des temps antélegendaires, des hommes avaient érigé des dolmens et des menhirs, puis était venue une civilisation anonyme de l'âge du bronze dont seuls quelques mystérieux toponymes et outils avaient réchappé des invasions celtiques. Les dieux et la langue des Celtes disparaissaient à leur tour, mais les divinités romaines qui avaient usurpé leurs sanctuaires avaient été vaincues par le Christ, et à présent, comme le redoutait Sidoine, le Christ lui-même était sur le point d'être « pris en embuscade » par les Goths hérétiques.

La seule ligne continue qui traverse cet enchevêtrement de traditions est un puissant esprit des lieux. Lorsqu'une demeure en Gaule avait cessé d'être un refuge, il était toujours possible, par quelque triangulation mystique de la géographie, de l'histoire et de la foi, de trouver quelque part dans le grand temple de la Nature « le lieu que tous les hommes cherchent ». Pour les uns,

ce serait une porte vers un monde meilleur, pour d'autres, le paradis sur la terre même.

Quatre cents ans après la mort de Sidoine, aux environs de « Theopolis », on retrouva sous l'éboulis de cailloux tombés du rocher du Dromon cinq sarcophages de pierre orientés est-ouest⁴⁶. Dans l'empire de Charlemagne, les anciennes sépultures chrétiennes évoquaient irrésistiblement l'époque où Jésus et ses apôtres parcouraient la terre et abordaient aux côtes de la Gaule et de la Bretagne insulaire et on présuma donc que, en des temps très reculés, un saint et ses disciples avaient été enterrés en ce lieu isolé. Une petite chapelle fut érigée à l'intention des pèlerins venus chercher une cure miraculeuse dans la « Cité de Dieu ».

Dans les années 1950, des fouilles non répertoriées ont révélé le haut d'un escalier dont on pense qu'il menait à la crypte primitive, non dégagée, du mausolée du v^e siècle. La minuscule chapelle du xvii^e siècle qui se dresse aujourd'hui à cet endroit est encore fréquentée de temps à autre par des pèlerins, mais il ne reste plus aucune trace de Dardanus et de sa maisonnée. Ni eux ni le Sidoine béatifié, dont les restes étaient vénérés dans l'église Saint-Saturnin d'Arvernus, n'avaient trouvé leur paradis terrestre, mais dans les décombres du monde qu'ils avaient connu et dans la bienheureuse ignorance de la mort, ils devinrent les guides fiables qui pouvaient montrer le chemin à d'autres.

LE PAYS INVISIBLE DES BOIS ET DE LA MER

Je marchais aussi vite que possible dans une obscurité totale sur une route proche de la côte nord-ouest de la Bretagne. J'avais une bouteille d'eau, une poignée de châtaignes cuites et un sac en cuir contenant quelques romans américains récents campés, pour la plupart, dans l'Ouest sauvage d'hier et d'aujourd'hui. Le printemps 1987 tirait à sa fin. Il était 2 heures et demie du matin et c'était une nuit sans lune. Des petits hameaux et des maisons isolées s'égrenaient tous les 500 mètres de part et d'autre de la route, je le savais, mais aucune lumière ne perçait. Passé la colline à la sortie de Lannion, il me restait encore 16 kilomètres à parcourir. Mon loden vert (un peu l'uniforme des universitaires français, à l'époque) se fondait au noir de la nuit et j'espérais que mon pouce ressortirait assez pour qu'un automobiliste qui passerait par là le remarque.

Sept heures plus tôt, je dînais dans un élégant salon Second Empire parisien, près de la place de l'Étoile, dégustant un ragoût provençal délicieusement régressif mais raffiné, décliné à la châtaigne, aliment de base traditionnel d'une grande partie du sud de la France. Le professeur de littérature française de la Sorbonne – un ami, officiellement, mais qui restait surtout un mentor – avait sorti un obscur petit vin « de derrière les fagots » qui avait la saveur d'un manuscrit perdu. J'étais venu à Paris chercher d'autres livres chez un éditeur du quartier de l'Odéon qui avait l'obligeance de penser que je saurais juger des romans dignes d'être traduits en français. Ces fiches de lecture étaient mon unique source de revenus. Le billet de train aller-retour Lannion-Paris avait déjà englouti plus d'une demi-douzaine de romans.

Je prévoyais de prendre le train de minuit à la gare Montparnasse et d'arriver à Lannion à temps pour attraper le premier bus du matin pour Tréguier, à 1 kilomètre de la maison que l'on nous prêtait. L'idée paraissait d'autant plus heureuse que le bouchon d'une deuxième bouteille magique venait de sauter. Claude (je n'arrivais pas encore à l'appeler par son prénom) écrasa sa *bidi* et s'exclama : « Le train de minuit ? Ah non ! Mon cher Graham... » L'omnibus s'arrêterait à chaque gare, et entre les caquêtements des poissonnières bretonnes et ceux de leurs poules, je ne pourrais ni lire ni dormir. La femme de Claude, originaire d'Aix-en-Provence, s'offusqua de cette caricature parisienne de sauvages infestant une péninsule lointaine. « Mais si », s'obstina-t-il en remplissant mon verre : les couloirs seraient encombrés de pêcheurs en goguette et de leurs casiers à homards. « Et la puanteur !... Non. On va vous trouver un hôtel. »

Je fis remarquer que Margaret m'attendait pour le matin ; on envoya donc Vincenette vérifier les horaires de train. Elle revint avec la fiche SNCF et un sachet de châtaignes. On m'appela un taxi, payant la course d'avance, et je partis juste à temps pour sauter dans le train précédent pour la Bretagne, légèrement plus rapide. Le chauffeur qui m'emmena à Montparnasse avait son avis sur le changement de programme : Lannion, ce n'était pas tout près de Paris. Et à supposer qu'il y ait des taxis sur place, il n'était pas dit que j'en trouverais un en arrivant. « Vous auriez dû prendre le train de minuit. Comme ça, vous auriez pu dormir dans le train et arriver le matin. »

*

Rennes, capitale de la Bretagne, se trouve très à l'est de la région bretonnante. C'était autrefois une ville frontière entre l'empire de Charlemagne et les petits royaumes d'Armorique (*cf.* carte 4). Culturellement et géographiquement, elle paraît plus proche de Paris que du pays granitique aux côtes déchiquetées et aux forêts lugubres, aux monolithes « celtiques » et aux chapelles des sept mille saints autochtones.

Après Rennes, le train express régional était presque vide (le TGV n'avait pas encore atteint la Bretagne). Je changeai à

Plouaret pour un train diesel de couleur rhubarbe et moutarde qui ronflait comme une très grosse tondeuse à gazon poussive. L'unique « puanteur » était celle des vapeurs de diesel. J'arrivai à Lannion sans avoir vu ni entendu la moindre poule. Je n'avais aucune intention de prendre un taxi, qui m'aurait coûté au moins deux romans de plus. De toute façon, le parvis de la gare était désert. Une demi-heure plus tard, j'étais sur la grand-route.

Entre Lannion et Tréguier, plusieurs tronçons de la D786 suivent le tracé d'une voie romaine, mais pour quelqu'un qui a soudain perdu la vue, aucune route n'est droite. Dans un roman, l'étranger en loden aurait craqué une allumette, repéré l'éclat métallique d'une tige de noisetier et se serait taillé un bâton de marche pour se guider en toute confiance à son bruit sur l'asphalte. Dans ma réalité, j'allais clochant, un pied sur la chaussée et l'autre rasant le bas-côté. À ce rythme, il me faudrait près de quatre heures pour arriver à la maison, à raison d'une châtaigne toutes les demi-heures.

Quelque part avant le lieu-dit la Ville Blanche – ou bien était-ce après ? –, un faisceau de lumière balaya les arbres devant moi. Une longue fourgonnette basse s'arrêta dans un crissement. Le conducteur coiffé d'un bob ciré poussa la portière du passager. Il me dévisagea, désigna d'un geste l'arrière de sa camionnette et lança : « Je vous préviens : vous êtes pas obligé de monter avec moi... » Pensant qu'il faisait allusion à mon allure incongrue de citadin, je lui répondit que s'il me rapprochait de Tréguier ça m'arrangerait déjà bien. En grim pant dans la cabine, je fus saisi à la gorge par une puissante odeur de putréfaction. L'éboueur bichait : « Hé, hé ! Impressionnant, hein ? Ce sont des déchets de Lannion – de la viande et des légumes, surtout. »

Le missile pestilentiel fendit la nuit, avalant les kilomètres à une vitesse secourable. Mon éboueur jovial me déposa en bordure de route, à 800 mètres de la maison, encore tout goguenard : « C'est votre femme qui va être contente de vous revoir, hein ?... »

En descendant d'un pas mal assuré le chemin sombre du hameau du Guindy, je sentis l'odeur des cochons de l'autre côté de la petite rivière. Comme on ne voyait pas les porcheries depuis la maison, l'inexplicable puanteur avait occasionné quelques investigations anxieuses sur notre système primitif d'égouts. Une lumière brillait derrière l'une des fenêtres de la maison. Une

minute s'écoula et, le temps que je prenne conscience de mon aura, Margaret ouvrit la porte et prononça une phrase que l'on réserve normalement plutôt à un retardataire qu'à quelqu'un arrivé avec plusieurs heures d'avance : « *Where have you been ?* » (« Mais qu'est-ce que tu as fichu ? »)

*

La maison du Guindy était sombre même en plein jour. Elle était adossée à une pente boisée sur l'ubac d'un vallon en fer à cheval. Au Pays de Galles ou dans l'ouest de l'Angleterre, c'était ce qu'on aurait appelé « *World's End* », le bout du monde. En Bretagne, ce nom désigne tout le tiers occidental de la péninsule : le Finistère, ou *finis terrae*, avec ses innombrables baies et criques découpées et grignotées par la mer. La vallée a été creusée par un affluent à marée du Jaudy charriant les vases de l'océan sur 10 kilomètres à l'intérieur des terres. C'est ici que se rejoignent les deux divisions traditionnelles de la Bretagne – l'Armor, pays de la mer, et l'Argoat, pays des bois. L'endroit avait été choisi des années auparavant par un professeur de français de Long Island comme exemple caractéristique de la culture bretonne :

Les gens croient connaître le pays parce qu'ils ont vu une carte postale et mangé dans une crêperie. Les Français !... Les Français n'imaginent même pas. Vous connaissez la Bretagne ? Je vais vous montrer la Bretagne. Prenez la maison. Restez-y aussi longtemps que vous le voudrez.

Le professeur Poggenburg avait un sens infailible du pittoresque. Notre voisine immédiate était une femme décharnée, éternellement vêtue de noir. Elle n'était ni aimable ni désagréable : elle ne communiquait jamais avec nous, de quelque manière que ce soit. Lorsqu'elle nous croisait dans la ruelle, on aurait dit qu'elle se croyait invisible. L'accueillante matrone du hameau, Angèle Le Du – dont le nom signifie « sombre » ou « noir » –, habitait une plus grande maison au coin de la rue. Elle nous expliqua que la dame taciturne, sa domestique, ne parlait que le breton. Arrimée à son fauteuil par l'arthrite, Mme Le Du nous invita

à prendre le thé dans une pièce éclairée par une lampe, emplies d'objets en bois sculpté et de photographies albuminées de personnages ectoplasmiques qui semblaient antérieurs à l'invention de la plaque sensible.

Juste avant notre arrivée au Guindy, elle avait fait restaurer une fontaine des environs. Du haut de son petit mètre vingt, l'entourage de pierre, voilé des fougères emperlées de la colline, ressemblait à l'entrée monumentale d'une demeure de nain. La source, disait-on, avait été bénie par le saint patron de la Bretagne, saint Yves*¹, mais derrière cet acte de piété, Mme Le Du cherchait d'abord (et peut-être uniquement) à faire honte aux ivrognes qui rentraient en titubant du bar du Guindy, en mettant sur leur chemin ce rappel de leur déchéance.

Le professeur, fils d'un représentant en encyclopédies, nous avait « vendu » le hameau comme un lieu d'une importance considérable. Si nous avions des yeux pour voir, que ne pourrions-nous apprendre ?... Au bout de quelques semaines dans ce qui ressemblait bien au plus morne des trous perdus, j'ai commencé à me dire qu'il n'avait peut-être pas tort. Ce patelin sans prétention occupait une place étrangement significative dans l'histoire de la Bretagne. Je devais par la suite comprendre que cela n'avait rien d'exceptionnel : où que nous ayons choisi de poser nos valises dans cette Bretagne occidentale, nous nous serions trouvés sur un point névralgique de la culture armoricaine. Loin de se cantonner dans quelques sites prestigieux, les centres d'intérêt historiques de Bretagne sont dispersés sur toute la péninsule. À de rares exceptions près, les pierres préhistoriques, les puits sacrés et les croix chrétiennes commémorant des batailles oubliées ou marquant les tombes de héros inconnus sont si courants qu'ils en deviennent banals, à l'image de ces hobereaux bretons illettrés que pratiquement rien ne distinguait de leurs serfs.

Le bas du hameau s'appelait Le Merdy. Avant que les cartographes parisiens ne viennent adultérer la toponymie bretonne de leur orthographe insultante, c'était le *maer ty*, la « maison du régisseur ». Le manoir qui lui était rattaché n'était qu'à quelques minutes à pied en aval. Il devait sa renommée à deux vaillants chevaliers qui avaient combattu les Anglais et à un tyran médiéval

* « Saint Yves était breton, / Avocat et pas larron : / Chose rare, se dit-on. »

qui finit enterré dans une tourbière². Selon la légende locale, son esprit tourmenté était incarné dans un énorme chien noir, vraisemblablement édenté, qui avait la fâcheuse habitude de sauter sur les passants et de les renverser³.

Saint Yves lui-même avait vu le jour à 1 kilomètre à l'est de la maison en 1253. Il était arrivé relativement tard en Bretagne. Dès le début du v^e siècle, des flottilles de saints, parmi lesquels Tudwal, appelé à devenir le premier évêque de Tréguier, avaient quitté avec leurs troupeaux les côtes de France, du Pays de Galles et de la Cornouaille, fuyant sans doute les envahisseurs saxons. Au bout du compte, la mer avait apporté tant d'émigrants que l'on rebaptisa la péninsule armoricaine « *Britannia minor* », ou Petite-Bretagne⁴. Sur leurs navires, dont la légende dit qu'ils étaient en pierre⁵, ils remontèrent les longs estuaires jusqu'à l'intérieur boisé, où il se trouvait toujours quelque porcher pour orienter les saints vers les lieux secrets dont ils feraient leurs ermitages.

Ces explorateurs d'outre-Manche s'éloignèrent de la mer et de ses fureurs pour s'enfoncer vers le centre de la Bretagne et ses « montagnes » basses tapissées de bruyère. Ils suivirent les anciennes voies romaines qui se croisaient à des carrefours en plein cœur des forêts. Ceux qui accostèrent au-dessus de Tréguier passèrent sûrement au pied du petit *oppidum* en amont du Guindy⁶ avant de poursuivre jusqu'à ce que l'onde de marée faiblisse et que l'odeur d'embruns se dissipe dans l'air chargé d'un parfum d'humus et de feuilles moisis. Aucune des paroisses primitives, fondées au vi^e siècle, n'était centrée sur un port, et aucun de leurs toponymes ne fait référence à la mer par laquelle les saints et leurs adeptes étaient arrivés. Les tribus maritimes que César connaissait sous le nom d'Armoricains – « ceux qui habitent près de la mer », dont la flotte avait régné sur les vagues, de l'embouchure de la Loire jusqu'aux côtes de la Bretagne insulaire – devinrent le peuple de l'Argoat, le pays « des bois ». La mer s'est retirée dans la légende et, à l'instar des maisons de pêcheurs bretons aux murs aveugles donnant sur le large, la péninsule a fermé les yeux sur sa propre géographie.

* * *

Rien n'explique cet étrange délaissement de la côte bretonne – pas plus des incursions de pirates qu'un quelconque changement de climat⁷. Aucun document fiable ne nous est parvenu. Tout ce que l'on sait, pour ainsi dire, nous vient de la vie des saints bretons, dont aucun n'a jamais été canonisé par l'Église catholique – leur existence même étant douteuse, et leurs miracles (traverser l'océan sur une feuille, pétrifier les païens), un peu trop miraculeux. Les plus anciennes hagiographies ont été écrites trois siècles après les migrations légendaires. Les « saints » sont d'ailleurs si nombreux qu'il devait y en avoir en moyenne un pour 5 kilomètres carrés. En réalité, il s'agissait probablement de bribes de la mémoire collective associées à des divinités locales de l'époque celtique, voire plus anciennes.

Jusqu'à l'époque des migrations, l'histoire de la Bretagne se confondait avec celle de la Gaule. Les tribus armoricaines avaient combattu les Romains avec la coalition des peuples gaulois. Après la conquête, l'Armorique avait pris sa place dans l'empire au sein de la *Gallia Lugdunensis*. La voie romaine sur laquelle j'avais fait du stop était l'un des maillons du secteur nord-ouest d'un réseau qui couvrait la majeure partie de l'Europe. Au moment où la Gaule était absorbée par les Wisigoths et les Francs, la « Petite-Bretagne » était devenue une destination recherchée. Sidoine Apollinaire connaissait un « roi des Bretons » du nom de Riothamus⁸. Il lui écrivit en 472 pour le compte d'un ami dont les esclaves avaient été incités à partir pour l'Armorique. Manifestement, le grand Ouest était alors une terre de promesse, mûre pour la colonisation et à l'abri des envahisseurs barbares.

À mesure que l'empire déclinait, l'Armorique tournait le dos à la Gaule. Les rares documents historiques indiquent qu'elle était dirigée par des « rois » ou des « chefs » régionaux, dont le parler était plus proche de la langue britannique que du celtique continental. Elle n'entretenait que des contacts sporadiques avec un royaume des Francs en pleine expansion. Au mitan du VI^e siècle, les Francs commencèrent à jalonner de forteresses et de tours de guet la frontière de la région que l'on appellerait la Marche de Bretagne. Dès lors, la Bretagne devint pour ainsi dire une île et elle le resterait jusqu'à ce que son duché, instable mais riche d'une longue histoire, soit vaincu en 1488 et devienne une province du royaume de France en 1532.

*

Les historiens sédentaires eux-mêmes ont dû s'en remettre à la géographie physique pour expliquer cette exception au récit national. Dans la perspective géo-historique, l'auteur du péché originel d'isolationnisme ne fut autre que le Massif armoricain, qui recouvre la Vendée, la péninsule du Cotentin, les îles Anglo-Normandes et les limites occidentales de la Normandie. En 1903, le géographe Vidal de La Blache disait de la Bretagne qu'elle était « enfoncée comme un coin sur un développement de 25 kilomètres entre la Manche et l'Atlantique, s'écartant ainsi de plus en plus des grandes voies intérieures et de l'ensemble du sol français⁹ ».

L'autre socle ancien qui domine la carte géologique de la France est le Massif central. Entre les deux, le seuil du Poitou marque la ligne de partage des eaux. Les chemins dessinent ici un dédale mal cartographié. En bordure des grandes routes, les panneaux touristiques détaillant le segment local du labyrinthe ressemblent à des diagrammes de circuits imprimés et il vaut mieux les photographier ou les mémoriser pour éviter que le « raccourci » ne rallonge le parcours de plusieurs heures. Au nord et à l'ouest, « les roches ont une tonalité plus sombre ; les arbres épaississent leurs rangs [...], les champs, les prés, les pâtis se morcellent et s'enfouissent entre les haies vives¹⁰ ». Les sentiers tortueux ont ici fait place à des chemins creux¹¹, véritables tunnels de végétation ombragés qui s'étirent sur des kilomètres et dont on ne voit aucune sortie.

Ce sont les défenses périphériques d'une énorme forteresse naturelle dont les abords étaient autrefois protégés par des forêts : celles d'Andaine, de Brocéliande, d'Héric et de Molac¹². Même après que ces forêts eurent pratiquement disparu, les landes pelées et les monts érodés ne présentaient que très peu de hauteurs dégagées offrant une vue d'ensemble du pays. Les monts d'Arrée, les plus hautes collines de Bretagne, culminent à moins de 400 mètres d'altitude. Aucun col ni brèche ne relie une vallée encaissée à la suivante, et pas un seul grand fleuve n'ouvre de voie de pénétration vers l'intérieur. Il est plus facile de tracer un itinéraire pour franchir les Alpes à vélo sans s'épuiser que de trouver un trajet commode pour traverser la Bretagne de bout en bout.

Cette topographie accidentée eut une conséquence singulière. Quand, à la fin du XVIII^e siècle, le gouvernement révolutionnaire entreprit d'inventorier les ressources de la France, la Bretagne occidentale se trouva être l'une des régions les plus densément peuplées du pays¹³, alors même qu'elle semblait en grande partie déserte. Ses vingt-cinq mille hameaux, fermes et maisons isolées représentaient les deux tiers de la population. L'habitat type ne regroupait pas plus de douze individus, terrés dans des trous boueux comme Le Guindy, où l'on pouvait ramasser suffisamment de matières végétales pour nourrir les sols minces. Parfois, l'unique indice d'une présence humaine était l'odeur des cochons.

*

Ce mode de peuplement sans noyau réel rendait la Bretagne pratiquement invincible. La nature avait créé l'habitat idéal pour les ermites, les contrebandiers et les maquisards. Il n'existe que très peu de régions où le lien entre géologie et société est aussi flagrant. Ici, la roche est principalement composée de schiste, qui nécessite des apports réguliers de fumier, et de granit, sur lequel rien ne pousse que des pierres dressées. Dans les régions au sol calcaire poreux, où l'eau s'infiltré dans des grottes aussi humides que des éponges, les hommes se rassemblent autour des rares points d'eau. Sur le socle rocheux imperméable de la Bretagne, l'eau affleure toujours à la surface et les établissements humains sont plus petits et plus diffus.

La population se déroba à la vue et le pays lui-même semblait se volatiliser. La quasi-totalité du Finistère et la péninsule du Cotentin, qui représentent environ la moitié du littoral de la France continentale, sont absentes des cartes de France jusqu'à la fin du XVI^e siècle¹⁴. Les marins savaient depuis toujours qu'un promontoire avançait sur une centaine de milles ou plus dans l'océan Atlantique. Pourtant, le géographe romain Strabon doutait de son existence¹⁵, et tous les cartographes français semblent s'être rangés à son avis jusqu'à la fin du Moyen Âge. Selon certains historiens, si le royaume de France a tant tardé à revendiquer et conquérir l'Ouest, c'est parce que cette ignorance cartographique

l'a empêché de prendre conscience de la taille et de l'importance territoriale des provinces maritimes¹⁶.

Les espaces vides de la carte et le silence de l'histoire laissent le champ libre à l'imaginaire. Depuis mille six cents ans, ce « pays de mythe et de légende » ne cesse de tisser sa propre fiction. Ses forêts ont servi de cadre à des épopées médiévales qui font désormais partie intégrante de son « patrimoine ». Le doute n'est jamais venu à bout de ses innombrables micro-cultes et de leurs sanctuaires consacrés à des saints et à des divinités apocryphes.

En lisière septentrionale de la forêt de Paimpont, l'un des plus vastes lambeaux de l'ancienne Brocéliande, les restes d'une tombe à chambre préhistorique passent depuis plus d'un siècle pour être le tombeau de Merlin l'Enchanteur. Les visiteurs viennent régulièrement glisser des prières dans une fente de la roche granitique. Le jour de Pâques 2006, j'ai déplié l'un de ces carrés de papier. Il était écrit d'une belle écriture et signé d'une femme :

Cher Merlin,

Tu m'as rendue heureuse. Donne-moi, s'il te plaît, des formules magiques pour que je puisse rendre d'autres heureux à mon tour.

Le magicien dont la légende prétend qu'il vécut et finit ses jours dans la forêt de Brocéliande n'avait pas plus de réalité que la Dame du Lac. Son nom lui-même est une invention, délicate altération du *Myrddin* britannique qui, de ce côté-ci de la Manche, trouvait une regrettable sonorité. Le magicien survit toutefois dans l'esprit de ses admirateurs, et la seule prière qu'un historien pourrait lui adresser serait une sorte de sacrilège : « Cher Merlin, bien que cela revienne à nier ton existence même, donne-moi, s'il te plaît, des faits concrets pour que je puisse les faire partager à d'autres. »

* * *

Alors, comme par magie, une silhouette sort de la forêt – un petit homme au visage basané, ployant sous le poids d'un bouclier et d'une épée. Il a pataugé dans des marécages et traîné ses guêtres

sur d'antiques routes romaines. Plutôt timoré par nature, il a un humour insolent, et c'est probablement ce qui lui a valu d'échouer dans ce fichu pays, à des centaines de kilomètres au nord de son Aquitaine natale. Cet impertinent chroniqueur s'appelle Ermold et il signe ses œuvres du nom d'Ermoldus Nigellus¹⁷.

S'il avait pu choisir un émissaire du passé, ce n'est pas « le petit Ermold le Noir » que l'historien serait allé chercher : sa chronique en quatre livres, *Poème en l'honneur de Louis, très chrétien César Auguste*, est composée en vers latins dans un style fleuri et onctueux qui n'a d'égal que son talent pour déformer la vérité. Mais jusqu'à la fin du IX^e siècle, de tous les auteurs de récits de première main sur la Bretagne, Ermold est le seul qui ne soit pas un fantôme de légende. Lui seul peut parler avec l'autorité d'un homme qui a crotté ses bottes sur le sol breton.

Depuis l'époque de Sidoine, les tribus germaniques que l'on nomme les Francs ont établi un immense royaume, la Francie. En 818, quatre ans après la mort de Charlemagne, roi des Francs et « empereur des Romains », la Francie couvre une superficie qui s'étend sur pratiquement toute la France moderne, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie du Nord, et se prolonge à l'est jusqu'à la Bohême. Le fils de Charlemagne, Louis le Pieux, a conquis Barcelone – « un repaire de pillards maures », nous glisse Ermold – et dompté le pays des « Vascons enragés », par-delà les Pyrénées. Seule une partie de l'ancienne Gaule a résisté aux Francs et préservé son indépendance.

Louis le Pieux, premier de trente-cinq rois et empereurs qui seraient couronnés à Reims, vient de comprendre que son père avait beaucoup exagéré en prétendant avoir soumis « toute la Bretagne » (l'expression revient d'ailleurs chaque fois que les Francs remportent une escarmouche contre les Bretons de la frontière et grignotent quelques mètres de tourbière). En réalité, le pouvoir des Francs ne dépasse pas la Marche de Bretagne¹⁸, un *no man's land* dont le premier gouverneur fut Roland, preux de Charlemagne et héros du poème épique du XI^e siècle, *La Chanson de Roland*, qui périt en 778 des mains des « Sarrasins » (Basques) au col de Roncevaux.

Cette zone tampon naturelle, qui avait encore une fonction stratégique lors de la Seconde Guerre mondiale, était une bande de terre détrempée et improductive dont le tracé allait du

Mont-Saint-Michel à Rennes, puis suivait la Vilaine jusqu'au port fluvial de Redon et rejoignait la côte près de Vannes¹⁹. De part et d'autre de cette barrière continue, on se défendait en lançant de temps à autre des incursions derrière la frontière, les Bretons ayant – théoriquement – accepté de payer tribut ou de faire allégeance à la Francie, en s'abstenant par exemple de dévaster les territoires francs à l'est de la Marche et autour de l'estuaire de la Loire.

*

Le troisième livre de la chronique d'Ermold relate une expédition conduite en 818 par Louis le Pieux. Un roi breton, un certain Murman²⁰ (ou Morvan) dont le domaine se trouvait quelque part au nord de Vannes, entre fossés et marécages, refusait de payer tribut aux Francs. À la manière des propagandistes faisant œuvre d'historiens, Ermold justifie l'invasion en scindant le peuple breton en deux groupes bien distincts : les « Bretons de sang », honorables par définition, et une population immigrée nuisible d'opportunistes malfaisants. C'est l'un des textes fondamentaux de l'histoire bretonne ancienne et la preuve matérielle la plus détaillée des migrations légendaires.

Autrefois, ce pays fut conquis par une nation ennemie, qui fendit la mer sur de frêles esquifs. Les Brittons, venus des extrêmes confins du monde, sont nommés Bretons en langue franque. Manquant de terres et battu par le vent et la pluie, ce peuple s'est approprié des terres, mais du moins s'est-il acquitté de son tribut aux Gaulois qui, bien entendu, habitaient cette contrée à l'époque où les Bretons y furent poussés par les vagues.

Dans cette vision politiquement opportune, la « nation ennemie » qui refusait de se soumettre à l'Empire carolingien n'était pas authentiquement gauloise ou armoricaine²¹. Tandis que les Francs poursuivaient leurs conquêtes au sud et à l'est, on avait si bien laissé croître et se multiplier les Bretons venus mendier un asile qu'ils « remplissaient désormais les campagnes ». Les gens du pays avaient été submergés par des étrangers agressifs qui,

dans leur « ignorance » et leur « arrogance », osaient attaquer les États des Francs.

Ce document historique fondamental est, par nature, extrêmement douteux. Les légendes des saints émigrés et les histoires de mercenaires britanniques ramenés d'outre-Manche par les Romains aux IV^e et V^e siècles servaient à justifier l'annexion. Puisque l'Armorique pouvait revendiquer l'honneur d'être le seul véritable vestige de la Gaule indépendante – et puisque les Francs étaient eux-mêmes des immigrants venus d'outre-Rhin –, il fallait prouver que l'antique pays avait été dénaturé par des étrangers. Les Bretons, qui « avaient reçu l'huile sainte du baptême », ne pouvaient être suspects de paganisme même si, comme le souligne Ermold, ils « n'avaient de chrétien que le nom ».

Le frère viole la femme de son frère et tous s'abandonnent à l'inceste, et à des comportements inavouables. Ils habitent dans la bruyère et dorment dans des tourbières. Ils se plaisent aussi à vivre de rapines, comme des bêtes sauvages.

Telle était la vision impérialiste des Francs, qu'Ermold met dans la bouche de Lantpreth, comte de la Marche bretonne. Ermold écrivait ces lignes depuis Strasbourg, où il avait été banni pour avoir commis une réflexion « blessante » sur le roi Louis. (Il nous le dit lui-même, sans préciser la nature de l'offense.) Le roi n'était réputé ni pour son indulgence ni pour son sens de l'humour : à peine couronné empereur, sa première initiative avait été de débarrasser sa cour d'Aix-la-Chapelle de tous les débauchés. Mais parvenu à ce point délicat de son récit, Ermold se laissa emporter par sa verve...

L'émissaire des Francs, un abbé dont le fief jouxte celui de Murman, est sur le point d'obtenir la soumission du roi breton quand l'envoûtante reine rappelle son mari ivre à son devoir :

Alors, la perfide épouse de Murman, au cœur empli de venin, sortit de la chambre nuptiale et implora l'étreinte de son époux. Elle lui baisa d'abord le genou, puis la nuque. Elle posa un autre baiser sur sa barbe et pressa les lèvres sur sa bouche et ses mains. Elle virevoltait et tournoyait autour de lui et il sentait sa

caresse experte. L'habile femme n'aspirait qu'à le contenter... Enfin, le malheureux la saisit, la serra de son bras musclé et, cédant à son désir, prit plaisir aux flatteries de sa femme.

Il était pour le moins risqué d'évoquer devant le monarque dévotieux cette trop longue scène d'intimité conjugale (et donc légitime), où la brute musclée se trouve plongée par des mains expertes dans une torpeur post-orgasmique. Ermold, qui vient d'être disgracié, pousse l'audace à se faufiler dans son récit pour nous donner à entendre la voix d'un témoin vivant de ce monde sombre et lointain aux marges de l'empire.

*

Il apparaît comme sur une photographie ancienne. Nous sommes maintenant en 824. Six ans après la défaite du roi Murman, les Francs ont de nouveau envahi la Bretagne. Cette fois-ci, ils sont sous la conduite du fils de Louis, Pépin, souverain du sous-royaume d'Aquitaine. Les détails sont flous, mais l'image fournit des indices qui permettent de la rattacher à une région particulière.

Les Francs, sous le commandement de Pépin, avançaient par des chemins larges, et les royaumes des Bretons, traversés dans tous les sens, s'ouvraient devant nous. Je combattis moi-même dans ce pays, un bouclier sur l'épaule et l'épée au côté, mais personne ne souffrit des coups que je portais. Pépin, qui le remarqua, éclata de rire et, stupéfait, me dit : « Range donc cette épée, frère, et contente-toi de manier le verbe. »

Puis, les Francs se répandirent dans les champs, les bois et les marais au sol incertain, la population fut anéantie, tout le bétail périt et les misérables prisonniers furent emmenés et taillés en pièces.

Cette carte postale du début du IX^e siècle semble provenir d'une région située juste derrière la frontière occidentale de l'Empire franc. Les « larges routes » sur lesquelles avancent les armées sont

certainement romaines ; les champs et le bétail indiquent une activité agricole, mais il y a aussi des bois et des marécages : tout cela évoque la Marche de Bretagne, dans la zone humide du sud de Redon, où se croisaient plusieurs routes romaines.

Enrôlé dans l'armée franque pour ce nouvel assaut contre les Bretons, Ermold fait une apparition furtive dans son propre poème, sous un jour étrangement peu flatteur. La brutale incursion militaire aux frontières prouve que la victoire de Louis sur le roi Murman n'avait été qu'un épisode et non une fin, et la grotesque maladresse du rimailleur à l'épée n'inspire pas grande admiration pour les compétences militaires des Francs.

L'arrière-plan de ce selfie d'Ermold donne un aperçu des horreurs de la guerre – la destruction des moyens de subsistance, le massacre des prisonniers, la cruelle humiliation d'une culture. Ermold avait grandi sur les rives de la Charente²², à quelques jours au sud sur cette même côte atlantique, et son éloge fantasque de Louis le Pieux exprime quelque chose à mi-chemin entre l'intérêt ethnologique et l'empathie d'un conscrit traumatisé.

Tandis que les campagnes se couvraient de guerriers francs, les Bretons s'enfonçaient dans des chemins secrets des bois. Ils récupéraient les provisions qu'ils avaient cachées dans les marais et ingénieusement conservées sous un sillon de terre retournée*. Ces pauvres hères furent capturés, et avec eux, veaux et vaches jusqu'au dernier. Il n'y avait aucune échappatoire, nulle ruse qui leur ferait refuge. [...]

Où que l'on se tournât, on voyait un soldat franc saccager des trésors. Comme l'avait ordonné César [Louis le Pieux], ils respectèrent les églises, mais tous les autres bâtiments furent livrés aux flammes insatiables des bûchers. [...]

* On retrouve parfois dans les tourbières irlandaises, écossaises et scandinaves une substance aromatique grasse dite « beurre de tourbière », produite à partir de lait ou de viande et souvent conservée dans des récipients en bois. La plupart de ces artefacts datent de l'âge du fer. Le texte d'Ermold est le seul témoignage écrit contemporain de cette pratique, et la seule indication qu'elle était répandue en Bretagne et à une période beaucoup plus tardive.

Quelques-uns des tiens, Breton, apparaissent au loin, retranchés parmi les buissons ou les épais fourrés, ne livrant bataille que par un cri. Comme la feuille de chêne tombant aux premières gelées, ou sous les pluies d'automne ou les averses des plus chaudes journées d'été, les pitoyables Bretons emplissaient de leurs cadavres tourbières et marais comme des bêtes massacrées. Il y eut de violentes escarmouches sur les chemins étroits, mais ceux qui étaient enfermés chez eux n'opposèrent aucune résistance.

Puis la vision se dissipe et la chronique enchaîne sur la mission sacrée du roi Louis, voué à réformer les monastères et à proclamer l'unité chrétienne de l'empire. Nous perdons alors toute trace d'Ermold, notre principal guide dans cette période de l'histoire bretonne.

Tel un manuscrit enchanté, cet inestimable document révèle malicieusement notre ignorance de l'ancienne Armorique et, avec tout autant de malice, efface à moitié ce que nous croyions en savoir. La propagande des Francs et le prétexte fallacieux de l'agression militaire brouillent la netteté de ces instantanés des marges de Bretagne – au point que l'on en vient à se demander si ces migrations de Bretagne insulaire et d'Hibernie ont vraiment eu lieu à pareille échelle.

Il y a certes dans ces légendes un fond de réalité historique, mais qui remonte à une période bien plus ancienne, celle où, sur les côtes occidentales, les peuples de l'âge du bronze et du fer échangeaient des métaux précieux, des bijoux, des outils et, plus tard, du vin. La France, le sud-ouest de la Bretagne insulaire, l'ouest de la Gaule et la Galice étaient les grandes nations commerçantes d'une Méditerranée celtique. Des voies maritimes très fréquentées reliaient Fisterra, le Finistère, la presqu'île de Land's End et l'Hibernie. Dans ce monde perdu d'échanges commerciaux et culturels, l'Armorique avait été le carrefour d'une civilisation atlantique.

Des siècles plus tard, alors que la Gaule était devenue la Francie et qu'un rideau était tombé entre le Massif armoricain et le reste du continent, la mémoire collective conservait le souvenir de cette civilisation séculaire dans les récits de nobles pionniers et de saints

émigrés. Comme les menhirs de l'âge de pierre retaillés en croix chrétiennes, ces récits ont été retravaillés pour être adaptés à une époque nouvelle, plus fermée. Alors que la péninsule se repliait sur elle-même, les légendes d'aventuriers inspirés donnèrent un semblant de cohésion à ces communautés disséminées et enclavées dont les habitants étaient piégés des mois d'affilée par la boue et la pluie sur leurs minuscules lopins.

Quand la France elle-même, cette *finis terrae* en bordure d'un continent, en viendrait à se considérer comme le centre du monde civilisé, et que l'ombre de la tour Eiffel s'étirerait sur le pays jusqu'aux côtes du Finistère, la Bretagne renverrait une image en négatif de ce qu'elle avait été – on la croirait monoculturelle, mono-ethnique, immuable. La force de cette société dispersée tenait à sa capacité à résister aux conquêtes, mais c'était aussi sa faiblesse. Même au temps d'Ermold, les provisions « cachées dans les marais et ingénieusement conservées sous un sillon de terre retournée » supposaient que ces gens vivaient terrés comme des taupes dans des galeries bourbeuses et des tunnels de feuillages qui pouvaient facilement devenir une prison.

Peu de temps après notre départ du Guindy, le TGV est enfin arrivé jusqu'en Bretagne. Nombre de petits villages que contournaient le nouveau réseau ferroviaire craignaient de se retrouver encore plus isolés. Des pancartes artisanales fleurirent sur les routes de campagne, pour protester contre cette nouvelle invasion de la Bretagne par la France.

Les trains à grande vitesse couperaient à travers les réseaux capillaires que cultivaient des femmes comme Angèle Le Du. La capitale ne serait soudain plus qu'à quelques heures, et dans ce patelin perdu qui ne nous a livré ses charmes qu'après coup, la fontaine de saint Yves, le chien fantôme et la servante mutique auraient quelque chose de pittoresque et de pathétique. À quelques mois près, je n'aurais pas rencontré le joyeux éboueur, ni foulé une voie romaine dans la nuit noire, et j'aurais ramené dans notre maison du Guindy l'odeur de tabac d'un salon parisien.

4.

MACHINES TEMPORELLES

Dans les œuvres de fiction, les machines à voyager dans le temps débarquent généralement à un moment historique particulier et dans un lieu où tout, à l'exception de la machine elle-même, est cohérent avec l'époque. On a beaucoup surestimé l'efficacité des voyages temporels : une route qui remonte le temps ne conduit jamais vers un seul passé.

Nous approchions de Reims après une longue journée en selle et avant d'affronter le plus dur – les embouteillages à l'heure de sortie des bureaux et un dédale de rues –, quand une sorte de vision se profila sur l'horizon. C'était un mirage tel que peut en produire l'épuisement mêlé d'optimisme. À un croisement tranquille en pleine campagne, une belle piste rectiligne coupait la plaine crayeuse vers le sud : elle suivait exactement la trajectoire voulue sur près de 5 kilomètres. Sur sa fuite lointaine, les deux tours de la cathédrale gothique s'élevaient de la masse indistincte des immeubles.

J'avais remarqué cette piste indiquée en pointillé sur les cartes Michelin et IGN, avec la mention « Ancienne voie romaine ». D'ordinaire, sur le terrain, les « anciennes voies romaines » sont soit indécélables, soit impraticables, mais dans ce cas, la chaussée était stable et sèche, parcourue en son milieu par une bande d'herbe rase. C'était un raccourci si pratique vers le centre de Reims qu'il était surprenant de la voir aussi merveilleusement déserte.

Je mis pied à terre pour prendre une photo de cette illusion. Hormis la traînée de vapeur d'un avion, rien ne situait la scène au ^{xxi}e siècle. J'avais devant moi Reims au début du Moyen Âge – un amas de masures blotties au point où convergent les

voies romaines venant, au nord, des ports de la Manche et de la Rhénanie, et, au sud, de la Méditerranée et de Rome. Ç'aurait aussi bien pu être le Durocortorum des Romains sans cet édifice blanc qui dominait les habitations comme les deux tours d'un phare au bord d'une mer de nuages.

L'ancienne route de Reims était un témoignage de continuité : elle reliait l'empire de César et d'Auguste au Moyen Âge et, maintenant, au présent. Mais en accélérant pour rattraper Margaret, je vis la cathédrale se décaler légèrement vers la gauche. Dans cette scène presque parfaite d'exactitude romaine, le centre religieux de Reims était mal aligné, ou peut-être aligné sur un axe plus ancien. Une heure plus tard, aspirés dans la ville par l'avatar de la voie antique, nous arrivions, comme l'avaient prévu les ingénieurs romains, au cœur du quartier commerçant de Durocortorum, l'actuelle place du Forum. Le centre originel de l'*oppidum* des Rèmes, occupé par la cathédrale gothique, était à 300 mètres au sud. Seul le sommet de ses tours dépassait au-dessus du Bistrot du Forum et d'une agence bancaire.

Sur la porte vitrée indiquant « Réception », un morceau de papier signalait que l'hôtel rouvrirait « plus tard ». Un gros chien somnolait sur le tapis. Je fis tourner la poignée et il leva un sourcil. Ce n'était pas lui qui viendrait nous ouvrir. Laisant les vélos dans la cour, nous sommes donc allés attendre dans la cathédrale.

Nous sommes restés un long moment assis dans un engourdissement muet qui aurait pu passer pour une prière contemplative. Dès que je fermais les yeux, je revoyais la route dévider son fil. Un prêtre disposait quelques lourds objets scintillants sur le maître-autel ; un petit groupe de bonnes sœurs gravitait imperceptiblement vers le transept. Il n'y avait personne d'autre dans la nef et pourtant, par quelque artifice de construction, la voûte bourdonnait d'une multitude de voix, comme un hall de gare.

*

Il y a deux mille ans, on entendait un murmure d'eau ruiselante sous les toits d'un temple à arcades. Une source sacrée coulait au centre de l'*oppidum*. Lorsqu'il convoqua le conseil des Gaules à Durocortorum en -53, Jules César fit sans doute le

détour par ce sanctuaire pour se baigner dans ses eaux lustrales. Depuis la pacification de la Gaule, le temple était en effet devenu un établissement de bains où les voyageurs éreintés venaient se décrasser et se frictionner. Ces ablutions, aujourd'hui confinées à l'intimité d'une cabine de douche, n'avaient alors rien de sacrilège. Plus tard, une basilique fut édiflée sur les ruines des thermes. C'est là que Clovis, roi des Francs et fondateur de la dynastie mérovingienne, fut baptisé par le futur saint Rémi en 496.

Le sanctuaire se développa à la façon d'un arbre qui ajoute des cernes de croissance à son tronc. En 816, Louis I^{er} (dit « le Pieux »), seul fils survivant de Charlemagne, reçut la couronne impériale des mains du pape Étienne IV à Reims. En 843, ses trois fils se partagèrent l'Empire franc par le traité de Verdun. Le tiers occidental devint le royaume des Francs occidentaux, dont le territoire s'arrêtait à quelques kilomètres à l'est de Reims, mais dont la juridiction se limitait en réalité à la région de Paris. Le reste du royaume était une mosaïque de fiefs semi-indépendants.

L'Empire carolingien avait été bien autre chose qu'un simple enchevêtrement de frontières éphémères. Hantés par le souvenir de grandeur, les dirigeants de cette Francie politiquement fragmentée savaient que l'Église et ses institutions étaient seules garantes de leur autorité spirituelle et politique. Au carrefour des routes de longue distance, proche de plusieurs frontières, Reims devenait l'un des grands centres de savoir d'Europe septentrionale.

À la fin du x^e siècle, trois cents ans avant que ne vienne s'y superposer la cathédrale gothique, l'archevêque Adalbéron transforma la basilique en un temple de la modernité consacré à la gloire de Dieu et aux miracles de l'ingéniosité humaine¹. Il fit dégager et restaurer l'ancienne crypte gallo-romaine. Les trésors emportés par les envahisseurs vikings furent remplacés. L'intérieur fut sombrement éclairé par des fenêtres vitrées relatant la vie des martyrs chrétiens et, comme Adalbéron croyait au pouvoir des sons sacrés, à certaines heures de la journée des « cloches mugissantes à l'égal du tonnerre² » faisaient trembler l'édifice, à ce qu'en rapporta un témoin.

La bibliothèque ecclésiastique de Reims, qui ne comptait jadis guère plus qu'un panier de parchemins moisis, était désormais assortie d'au moins cinq *scriptoria*, où les moines consignaient à la postérité les lettres estompées des manuscrits anciens – la parole

de Dieu en grec et en latin, les commentaires quintessenciés des Pères de l'Église, les indubitables vies des saints. Les moines les plus âgés se rappelaient le temps où ils grattaient des parchemins profanes pour les réutiliser. À présent, on reconnaissait dans ces griffures d'encre de précieux indices du passé. Dans les institutions les plus évoluées, des scribes instruits copiaient toutes sortes de textes venus des âges impies, que très peu pouvaient déchiffrer, et moins encore comprendre.

*

Les savants-voyageurs qui pénétraient dans ce palimpseste de pierre résonnant voyaient des choses merveilleuses avant même que de tourner les premières pages du catalogue de la bibliothèque. Au fond de la nef, des nuages de vapeur s'élevaient dans la pénombre voûtée, comme si les thermes romains étaient encore en activité. Les rayons du soleil perçant par les fenêtres colorées faisaient voler sur le pavement des bijoux verts, bleus, rouges et jaunes tels des papillons de nuit. Dans un coin de l'église, une « horloge mécanique³ », sorte de cadran solaire qui n'avait pas besoin de soleil, mesurait les heures du jour et de la nuit.

À certains moments prédéterminés, les nuages explosaient dans un vacarme polyphonique. Ce n'était pas le râle des soufflets poussifs d'un orgue que l'on entendait alors, mais bien la voix du Saint-Esprit : « D'une manière étrange et merveilleuse, le vent, poussé par la violence de l'eau chauffée » dans des « tubes d'airain », s'échappait par « une foule d'ouvertures » pour rendre des « sons harmonieux⁴ ».

C'est ainsi que l'école cathédrale de Reims proclamait son excellence au monde entier, à commencer par ses rivales de Laon et d'Auxerre. On conçoit aisément que ces merveilles eussent fait l'étonnement des contemporains, car la réalité est tout aussi déconcertante aujourd'hui : comment expliquer la présence d'un mécanisme à vapeur dans une cathédrale prégothique, six cents ans avant la maîtrise de la vapeur ? C'était à croire qu'un fragment de la fin de la Renaissance s'était détaché comme une île exotique d'un continent en voie de désagrégation, et avait dérivé pour échouer sur les rives arides du x^e siècle.

Ces dispositifs anachroniques d'un temps à venir – le cadran solaire sans soleil et l'orgue à vapeur – ont disparu de la cathédrale vers 1050. Nous savons qu'ils ont existé, car leur créateur les décrit, entre autres inventions curieuses, dans sa correspondance, et ils sont également mentionnés dans une très sérieuse biographie que lui consacra en 996 son disciple Richer de Reims. Mais d'autres merveilles stupéfiantes sont passées inaperçues ou ont été reléguées au musée médiéval des folles chimères. Malheureusement, la plupart de ces prodigieux engins n'ont été décrits que plus tard, dans l'esprit crédule des XI^e et XII^e siècles.

Les historiens modernes ne se sont pas montrés plus enclins à rechercher des indices dans ces histoires puérides qu'un enquêteur ne se donnerait la peine de faire témoigner un singe ou un perroquet. Il peut être aussi difficile de les interpréter que de comprendre ce que racontent au juste les vitraux de la nef de la cathédrale de Reims. Bien qu'ils soient plus proches de nous dans le temps, ces récits invraisemblables nous sont éloignés par leur mentalité, car ils viennent d'une époque où les superstitions des gens ordinaires s'agrippaient comme des chauves-souris à chaque chevron de chaque église de la chrétienté.

* * *

Par un jour de l'an 955, juste avant la première clarté de l'aube, quelques moines approchaient de l'abbaye bénédictine d'Aurillac, ville d'Auvergne isolée mais prospère⁵. Près du hameau de Belliac, sur l'actuelle route des Volcans, un garçon gardant un œil négligent sur son troupeau de moutons contemplait le ciel à travers une branche de sureau évidée dont il avait fait un sifflet de berger⁶. Intrigués par ce tout jeune astrologue, les moines s'arrêtèrent pour l'interroger. Le garçon déclara s'appeler Gerbert et expliqua qu'il comptait les étoiles.

Il y a sans doute dans cette légende locale un fond de vérité, mais ses détails sont plus douteux. Le garçon, qui deviendrait le premier pape français, avouait volontiers être de « naissance obscure » : il n'avait ni fortune ni noble lignage et peut-être plus même de parents en vie. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'un jeune pâtre, qui, mis à part ses moutons, n'avait pour compagnie

que le troupeau étoilé du ciel, ait songé à utiliser sa flûte de sureau comme longue-vue. Cette histoire est bien plus vraisemblable que cet autre récit populaire selon lequel, à la naissance du garçon le coq chanta trois fois et on l'entendit jusqu'à Rome.

Les moines se hâtèrent de rejoindre Aurillac. Peu après, des sages quittèrent la ville et ramenèrent au monastère le berger si curieux du mouvement des astres. Trente ans plus tard, se souvenant peut-être des écharpes de brume accrochées aux montagnes de granit, Gerbert écrivit à l'abbé d'Aurillac, son « maître et père » bien-aimé : « L'aveugle fortune enveloppe le monde de son lourd brouillard⁷. » Le futur pape n'aurait ainsi que la divine Providence eût pu s'intéresser à son humble personne. Le hasard seul l'avait conduit à l'abbaye d'Aurillac, qui possédait un scriptorium et une bibliothèque. Dans cet univers miniature, il trouva le savoir non traduit de plusieurs siècles, laissé là comme un banquet abandonné.

Il coula onze années heureuses dans l'étude de la rhétorique, de la grammaire latine et de la logique. Gerbert grandit en sagesse et, comme le dit l'Évangile à propos du Christ adolescent, « tous ceux qui l'entendaient étaient stupéfaits de son intelligence ». Il aurait normalement dû être formé à la prêtrise, mais son maître décida fort judicieusement de ne le lier par aucune attache : libre de tous vœux, il pourrait à loisir explorer les ruines séculaires du passé séculier. C'est dans ces portes qui s'ouvrirent sur le monde préchrétien que Gerbert choisit de voir la main de Dieu. Deux ans avant d'accéder au trône papal en 999, il écrivit à son disciple et ami, le roi Otto III de Germanie :

Comment ne pas voir une preuve ultime du divin quand un homme cherche à se réapproprier, comme par un droit héréditaire, les trésors de la sagesse grecque et romaine⁸ ?

*

Gerbert, au seuil de l'âge adulte, avait absorbé tout ce que la bibliothèque d'Aurillac avait à offrir quand le supérieur reçut un jour la visite de Ramon Borrell, comte de Barcelone, qui faisait la tournée des établissements religieux pour y repérer des

talents⁹. L'étudiant omnivore avait besoin de nouveaux pâturages et peut-être, comme le déclara un chroniqueur plus d'un siècle plus tard, le garçon s'était-il rendu désagréable « *pro morum insolentia*¹⁰ » (« par l'insolence de ses manières » ou « l'étrangeté de son comportement »).

Le maître de Gerbert n'étant pas homme à garder par-devers lui ses élèves préférés, il demanda à son éminent visiteur s'il se trouvait « quelqu'un en Espagne qui avait atteint l'excellence dans les sciences¹¹ ». On cita le nom de Hatton, évêque de Vic. Quelques jours plus tard, lorsque le comte reprit la route du sud et chevaucha vers les vallées entre les Pyrénées et la Méditerranée, il y avait dans sa suite un jeune homme brûlant d'impatience qui voyait des trésors de l'esprit briller sur l'horizon.

Si l'on suppose que les routes étaient praticables et que les bandits étaient occupés ailleurs ou pendaient depuis peu à la potence d'un carrefour, le comte de Barcelone et son équipage durent atteindre la mer en moins d'une semaine. À Narbonne, ils prirent vers le sud, longèrent la côte, puis s'enfoncèrent dans les terres à Perpignan. Après avoir passé à gué les torrents dévalant du pic enneigé du Canigou, ils remontèrent la vallée du Tech jusqu'au col d'Ares, qui marque aujourd'hui la frontière entre la France et l'Espagne. En franchissant le col, ils pénétraient dans une zone tampon fortifiée entre chrétiens et païens, qui n'était ni la Francie ni l'Hispanie.

La Marche hispanique, qui correspond à peu près à la Catalogne actuelle, avait été créée par Charlemagne à la fin du VIII^e siècle. Elle séparait le royaume des Francs des terres des Sarrasins, qui avaient conquis la majeure partie de la péninsule ibérique. La Marche était désormais un territoire indépendant placé sous l'autorité du comte de Barcelone. À quelques kilomètres à l'ouest commençait l'immense califat de Cordoue. Là, aux frontières de la chrétienté, le futur pape vit un autre monde et éprouva aussitôt sa puissance de fascination. On prétendait que les Sarrasins, adeptes de Mahomet, commerçaient avec les démons qui leur soufflaient des incantations infailibles, mais ils possédaient aussi des ouvrages de science, de cartographie et de philosophie qui avaient échappé aux chrétiens à la chute de Rome et de Byzance.

Le prodige d'Aurillac fut accueilli au monastère de Vic, mais les richesses intellectuelles qu'il amassa au cours de ses trois

années d'étude laissent à penser qu'il passa l'essentiel de son temps à l'abbaye bénédictine de Ripoll, un peu plus au nord, dans les collines. La bibliothèque de Ripoll contenait près de cent volumes (plus que celle du Vatican, à Rome), parmi lesquels des traductions de manuscrits arabes. Les rumeurs selon lesquelles Gerbert aurait réussi à passer la frontière du califat ne sont guère crédibles¹² : un moine adolescent venu de Francie qui ne parlait que l'occitan et le latin n'aurait en aucun cas pu bénéficier d'un passeport diplomatique. Mais tel un navire marchand mouillant au large d'un nouveau continent, l'abbaye disposait de lignes de communication secrètes avec les ennemis du Christ. Et elle trouvait moyen de faire venir des copies de manuscrits de la grande bibliothèque de Cordoue, dont il se disait qu'elle ne réunissait pas moins de six cent mille ouvrages répertoriés dans un catalogue en quarante-quatre volumes¹³.

*

Quand il quitta Ripoll à la fin de l'année 970, Gerbert avait acquis la maîtrise des mathématiques et d'autres arts oubliés. Il existe deux versions différentes expliquant son départ. Selon Richer de Reims, qui tenait ses informations de Gerbert en personne, il aurait persuadé l'évêque Hatton et le comte de Barcelone de l'emmener avec eux en mission à Rome. Il fut présenté au pape, qui se réjouit de connaître un si savant moine, rayonnant d'une rare érudition¹⁴. Le pape l'introduisit auprès d'Otton I^{er}, l'empereur du Saint Empire romain germanique, lui recommandant de l'attacher à l'éducation de son fils. Mais à Rome, Gerbert s'était lié d'amitié avec un archidiacre de Reims, qui lui avait parlé de la célèbre cité romaine et de sa bibliothèque, des derniers embellissements qu'Adalbéron avait apportés à la cathédrale, et de son désir d'arracher à l'ignorance le clergé de son diocèse.

L'autre version, totalement invraisemblable par certains côtés, est tout de même édifiante dans son exubérance. Elle a été écrite vers 1125 par le chroniqueur anglais Guillaume de Malmesbury qui, pour certains pans de l'histoire, s'appuya sur des récits de première main. Son principal informateur serait un vieux moine de l'abbaye de Malmesbury, un certain Eilmer, qui avait visité

la cathédrale de Reims à l'époque où elle portait encore visibles les marques du génie de Gerbert.

Lors de son séjour en Espagne (nous dit Guillaume), Gerbert fut hébergé par un philosophe sarrasin qui, en échange de divers cadeaux, l'autorisa à lire tous ses livres, sauf un¹⁵. Gerbert n'eut alors de cesse qu'il ne mît la main sur ce volume interdit, qui « contenait toutes les sciences de son art ». Ayant « gagné une certaine intimité » avec la fille du Sarrasin, il s'assura sa complicité pour étourdir son père de vin. Puis, se glissant dans la chambre du philosophe, il vola le livre placé sous son traversin et s'enfuit vers son pays.

Tiré de son sommeil, le Sarrasin se lança aux troussees du fugitif en lisant les étoiles – un art auquel il excellait. Gerbert, se retournant, comprit le danger au moyen du même art. Il se cacha sous un pont en bois qui était dans le voisinage, s'y suspendit et l'embrassa de manière à ne toucher ni terre ni eau.

Contrarié dans sa poursuite éperdue, le Sarrasin rentra chez lui. Gerbert hâta le pas et, parvenu à la mer, il invoqua le Diable par des incantations. Il promit de le servir pour l'éternité s'il le protégeait contre le Sarrasin (qui le harcelait à nouveau) en le transportant sur l'autre côte. Ce que le Diable fit.

Guillaume de Malmesbury conclut son récit avec panache :

Il se trouvera sans doute de ces personnes vulgaires qui se plaisent à salir la réputation des savants pour ne voir à ceci qu'invention. [...] Mais en ce cas pourquoi, alors qu'il était au seuil de la mort, Gerbert déchira-t-il son propre corps [pour échapper à la torture éternelle] s'il n'avait eu conscience d'avoir commis quelque crime extraordinaire ?

Cette anecdote moisie contient, comme un vieux grenier, des objets singuliers mais en fin de compte familiers. Lorsque Guillaume écrivait que Gerbert et le Sarrasin guidèrent leur course « en lisant les étoiles », il faisait allusion aux recherches d'astronomie de Gerbert (dont nous reparlerons bientôt). Mais

d'où tira-t-il l'idée de l'ingénieuse cachette sous le pont de bois, qui permit à Gerbert d'échapper à son poursuivant ? Pourquoi l'homme de science se serait-il suspendu à une structure en bois, « l'embrassa[nt] de manière à ne toucher ni terre ni eau » ?

Le même texte affirme que Gerbert avait appris auprès des Sarrasins « à interpréter le chant et le vol des oiseaux¹⁶ ». Pour Guillaume et la plupart de ses contemporains, ces études en mathématiques naturelles évoquaient inévitablement la pratique païenne de la divination – à laquelle le véritable Gerbert était indifférent.

Le collègue de Guillaume, le vieil Eilmer de Malmesbury, avait visité la cathédrale de Reims au temps où la renommée de Gerbert était à son apogée. De retour en Angleterre, le jeune Eilmer avait « attaché des ailes à ses mains et à ses pieds [...] et, allant chercher la brise au sommet d'une tour, il avait volé sur plus d'un *furlong* » (environ 200 mètres) avant de s'écraser au sol. « Il racontait que la cause de son échec était qu'il avait oublié de se munir d'une queue¹⁷. » C'est exactement ce qui se disait du savant et inventeur andalou Abbas ibn Firnas, mort dans le califat de Cordoue un demi-siècle avant la naissance de Gerbert¹⁸.

Contrairement à Eilmer, qui s'était brisé les deux jambes dans l'aventure, Gerbert n'était pas infirme – soit que l'expérience fût pour lui concluante, soit qu'elle restât purement théorique. Il se peut aussi que Guillaume se soit mépris sur le sens d'une vignette de manuscrit telles les enluminures du manuscrit d'Amiens (vers 1300) où l'on voit Gerbert d'Aurillac voler le livre du Sarrasin et jouer de son orgue à vapeur¹⁹. Qui sait si l'on ne trouvera pas un jour dans un parchemin oublié l'image d'un moine « embrasant » un pont de bois « de manière à ne toucher ni terre ni eau » et déployant ses ailes pour tenter un passage par les airs vers la Francie.

*

Quelques mois plus tard, transporté par le diable, un cheval ou ses deux pieds, Gerbert arriva à Reims par la voie romaine du sud. Mieux versé que quiconque dans les sciences de l'astronomie, de la géométrie, de la musique et des mathématiques,

il aimait à faire partager son savoir à ses élèves. Il avait appris des orateurs grecs et romains l'art du raisonnement : quelques axiomes simples et un amour de la vérité suffisaient même aux « esprits de peu d'entendement » pour saisir des notions difficiles. Comme il l'expliquait dans une lettre de 982, il ne s'agissait pas tant d'emplir l'air de vains discours que de parvenir à la vérité démontrable par le plus court chemin : « Laissons de côté les paroles, attachons-nous aux faits²⁰. »

Sous la direction de Gerbert, des menuisiers se lancèrent dans la construction d'engins complexes qui, une fois assemblés, paraissaient animés d'une intelligence propre. Un instrument composé d'une seule corde, le monocorde, illustrait les fondements mathématiques de l'harmonie musicale. Des dispositifs incommodes constitués de tiges, de tubes et de petites roues mesuraient la hauteur de collines éloignées et la largeur de fleuves infranchissables.

Bien qu'ils fussent construits de main d'homme, certains de ces mécanismes semblaient actionnés par des démons invisibles. Il se dirait d'ailleurs que Gerbert avait appris des infidèles l'art d'invoquer les esprits malins²¹ : preuve en était qu'il pouvait effectuer des calculs qui dépassaient les capacités de tout mortel. Il fit dresser par un fabricant de boucliers une planche en bois divisée en vingt-sept compartiments. Puis il inscrivit sur des jetons de corne des arabesques représentant les neuf chiffres magiques. Ces motifs sarrasins, à ce qu'en assurait Gerbert, permettaient d'exprimer tous les nombres possibles. Son élève Richer fut l'un des premiers à décrire cette machine intelligente, l'abaque, qui, avec ses chiffres arabes, « multipliait et divisait des nombres si considérables qu'on les comprenait plus vite qu'on ne pouvait les exprimer²² ».



Avec son livre de sortilèges volé, l'apprenti sorcier transformait peu à peu la cathédrale de Reims en un laboratoire et un observatoire. Tout en haut, entre les arcs de la voûte, il avait fait ménager une ouverture par laquelle brillait la lumière d'une

certaine constellation. En bas, dans la nef, un disque poli divisé en heures et en jours était incliné vers le ciel. Son mode d'emploi nous est parvenu dans une lettre que Gerbert adressa à un moine de l'abbaye bénédictine de Fleury-sur-Loire en 978. Le tube métallique fixé au disque servait à déterminer la position de l'étoile polaire :

Si c'est bien l'étoile polaire, elle ne quittera pas de toute la nuit le champ de votre tube ; si c'est une autre étoile, elle aura bientôt disparu de vos regards par le mouvement des cieux²³.

On alignait ensuite un pointeur sur une deuxième étoile qui, en se déplaçant autour du pôle, indiquait le passage des heures.

Cet *horologium nocturnum*, ou nocturlabe, était sans aucun doute « l'horloge construite d'après les principes de la mécanique » qu'Eilmer de Malmesbury avait vue dans la cathédrale de Reims. La cathédrale de Magdebourg possédait une autre « horloge nocturne », également fabriquée par Gerbert²⁴. Pendant au moins un siècle encore, ces merveilles seraient perçues comme des créatures artificielles uniques et incapables de se reproduire, mais c'est pourtant elles qui résolurent l'un des principaux problèmes pratiques de la vie monastique : mesurer le temps pendant les heures de nuit. À l'écoulement irrégulier de la clepsydre, à la combustion d'une bougie graduée, au rythme de récitation des psaumes ou au chant du coq vint se substituer un splendide ordinateur que même le moine le plus obtus pouvait apprendre à utiliser.

*

Comme toutes ces inventions existaient déjà dans la Grèce et la Rome antiques, on a souvent rabaissé Gerbert au rang de simple imitateur. Or, il faut parfois du génie pour comprendre un mode d'emploi, et plus encore lorsque celui-ci provient d'une civilisation disparue. Gerbert recherchait « partout avec ardeur » les manuscrits dans lesquels étaient décrits ces dispositifs ; il implorait des moines d'autres monastères de lui en faire transcrire, allant jusqu'à leur souffler les moyens de contourner l'interdiction de prêter ou de copier des textes²⁵. À aucun moment il ne manifesta

la moindre appétence pour les écrits bibliques ou ecclésiastiques. Toute sa ferveur se portait sur la découverte et l'explication des lois qui régissent l'univers. Quant aux instruments proprement dits, une fois qu'ils avaient été utilisés pour éprouver et vérifier les principes, ils servaient de monnaie d'échange.

Ayant appris qu'un moine de Trèves possédait un exemplaire de l'*Achilléide*, il le pria de lui en envoyer une copie, lui promettant en échange du poème épique une maquette de la voûte céleste : « La sphère est polie au tour et couverte bien proprement d'un cuir de cheval. » Elle serait aussi « munie d'une table d'horizon et ornée et enluminée de diverses couleurs » et réglée à la latitude du lieu – raison pour laquelle la préparation « nécessitait une année de travail » (le temps d'effectuer un cycle complet d'observations astronomiques)²⁶.

Cet instrument étonnant, qui permettait de prédire la position de n'importe quelle étoile « sans le secours d'un maître », est la première sphère armillaire répertoriée en Europe chrétienne depuis l'époque romaine. Guillaume de Malmesbury la décrit comme une « tête parlante » douée de talents divinatoires. En ces temps où l'on ne distinguait guère entre astronomie et astrologie, la faculté de prédire l'avenir cosmologique constituait une preuve certaine de pouvoirs oraculaires :

Il avait fondu pour son usage la tête d'une statue qui, sous une certaine conjonction des étoiles, à savoir lorsque toutes les planètes allaient commencer leur course, se mettait à parler – mais jamais sans être interrogée, et en ne disant que oui ou non. « Serai-je pape ? » demandait Gerbert, et la statue répondait : « Oui »²⁷.

Guillaume de Malmesbury repensait à cette aube de l'âge de la Raison avec un mélange d'éblouissement et de crainte. C'était au demeurant là un objectif secondaire des machines merveilleuses de Gerbert : impressionner les âmes simples du diocèse affluant des villages environnants, qui pour quérir un remède contre les écrouelles²⁸ ou la rage de dents, qui pour guérir un bébé aveugle, qui parce qu'il avait été terrifié à la vue de grandes armées de feu se battant dans le ciel²⁹, présageant des tempêtes de grêle

ou une peste prochaine. Quiconque voyait les nuages de vapeur mélodieux se répandre sous la voûte de la basilique ne pouvait douter de l'existence d'un autre monde.

On ne connaît en revanche aucun précédent à l'orgue lui-même, qui pourrait bien être une invention originale de Gerbert. Plusieurs auteurs latins avaient décrit des orgues actionnées par une pompe à eau ou le « vent » produit par des soufflets, mais l'instrument de Gerbert est le premier à utiliser la vapeur. Son principe lui avait été révélé dans un livre dont il avait peut-être vu une traduction en arabe dans la bibliothèque de Ripoll.

S'il était un livre de secrets qu'il aurait pu voler à un philosophe sarrasin, c'étaient les *Pneumatiques* d'Héron d'Alexandrie. Ce manuel de physique écrit au 1^{er} siècle présentait diverses « merveilles du temple³⁰ » avec leur description et leurs règles de construction détaillées : une trompette qui sonnait quand on ouvrait la porte du temple ; un distributeur automatique, ou « vase à ablutions », qui libérait une quantité donnée d'eau sacrée lorsqu'on y introduisait une pièce de monnaie ; et quelques applications innovantes : dirigée dans des tuyères métalliques, la vapeur faisait chanter une figurine de merle ou tourner une sphère sur elle-même.

Pour un esprit aussi savant que Gerbert, il aurait été d'une simplicité enfantine de combiner deux de ces automates antiques pour inventer le premier orgue à vapeur du monde. Il était alors plus préoccupé par les fondements mathématiques de la musique³¹. Mais s'il s'était davantage intéressé à la vitesse qu'à l'harmonie, et à des sphères en rotation qu'à des merles, les autoroutes rayonnant autour de Reims en ce x^e siècle auraient pu assister aux premiers pétilllements d'une révolution industrielle et à un spectacle encore plus incongru qu'un vélocipède sur une voie romaine.

* * *

Exception faite d'un pénible intermède comme abbé de Bobbio, dans le nord de l'Italie, où il eut affaire à des moines acariâtres, corrompus et têtus, Gerbert resta à Reims jusqu'en 997, occupant dans les derniers temps le siège de l'archevêché. Il continua à collectionner les manuscrits, mais on ne trouve plus dans ses

lettres que très peu de traces d'expériences scientifiques. Lui-même se disait « ancien professeur » et aspirait au « loisir assuré de l'étude³² ». Malheureusement pour lui, son goût pour les solutions pratiques le conduisit à se mêler de politique. D'intelligence avec l'archevêque Adalbéron, il fit valoir sa notoriété grandissante pour faire élire en 987 le neveu d'Otton I^{er}, Hugues Capet, roi des Francs. Outre ses nombreuses autres réalisations, il contribua ainsi à fonder la dynastie capétienne, dont l'une ou l'autre des branches garderait la Couronne de France jusqu'à la Révolution.

Il faut se représenter ce monde de savants et de potentats cosmopolites, qui couvrait l'Espagne sarrasine, l'Allemagne, Rome et même l'Angleterre, de la même manière qu'un géologue décrivant un paysage : différentes périodes coexistent et paraissent se succéder dans un mauvais ordre chronologique. Les frontières bougent d'une décennie à l'autre. Au x^e siècle, la grande poussée du progrès avait à peine commencé à déblayer le chaos. Les entités politiques n'avaient pas encore imprimé leur marque sur chaque « citoyen ». Avec le recul, Gerbert semble avoir été à lui seul une incarnation de la Renaissance et un produit de contes fantastiques, mais il était plus un modèle qu'une exception.

Les histoires de sorciers et de démons qui furent écrites longtemps après sa mort ne sont plus considérées que comme un tissu de sottises et de superstitions, d'autant que les arguments avancés sont truffés d'erreurs. Les indices révélateurs prennent la forme d'un événement impossible, d'une phrase étrangement formulée ou de quelque autre signe indiquant que le conteur n'avait aucune idée de ce qu'il racontait. La plupart des légendes concernant Gerbert ont été alimentées par le folklore, les potins de monastères et une lecture hâtive de ses lettres. Elles étaient censées expliquer l'incroyable ascension de Gerbert d'Aurillac : comment un modeste pâtre du fin fond de l'Auvergne avait-il pu accéder au trône papal si ce n'était par des accointances diaboliques ?

À la fin du xii^e siècle, le courtisan et diplomate gallois Gautier Map crut avoir trouvé la réponse ou fit mine de le croire. Un jour, à l'heure de midi, Gerbert quitta la ville de Reims pour se rendre dans une forêt voisine. Il allait tout dépenaillé, mal rasé, et avait sombré dans la misère car il venait de se faire repousser par la jeune fille de ses rêves. Il arriva dans une clairière où une femme d'une incomparable beauté était assise sur un tapis de soie

à côté d'un gros tas de deniers. C'était Meridiana, une femme à l'appétit vorace pour les plaisirs de la chair et aux formidables pouvoirs de séduction, qui lisait dans l'avenir et dans le passé³³.

Meridiana avait gardé sa vertu intacte, attendant l'homme qui serait digne de la recevoir en présent. Cet homme était Gerbert d'Aurillac qui, en écoutant chaque nuit ses conseils, « s'éleva triomphalement jusqu'au faite de sa gloire ». En échange de quoi, le futur pape se donna à l'enchanteresse « à l'ombre d'un chêne nouveau ».

Cette fable abracadabrante est émaillée de bribes de vérité. Nous savons par ses lettres que Gerbert possédait une copie des livres des arpenteurs romains, ou *agrimensores*, remontant au VII^e siècle³⁴. Ces textes donnaient toutes les formules qui permettaient de mesurer et de cartographier le vaste monde. À Reims, il vivait au centre d'un réseau de routes déployé en rose des vents. Ces lignes droites filant sur les plaines de Champagne étaient à l'image de son esprit, qui n'aimait guère les détours et les retards. Elles étaient aussi une illustration grandeur nature de l'arpentage antique.

Le moyen le plus sûr d'éprouver les principes décrits par les anciens *agrimensores* aurait consisté à marcher une douzaine de kilomètres vers le sud à partir de la cathédrale, jusqu'à l'endroit où la voie romaine de la vallée de la Marne domine Reims. À midi (*l'hora meridiana*), l'ombre du soleil projetée par un gnomon (la lame ou la tige verticale d'un cadran solaire) serait dirigée plein nord vers le cœur de la ville. Cette ligne imaginaire nord-sud est le méridien qui sert de référence à toute opération d'arpentage.

La route traverse une forêt qui occupe une partie du plateau que l'on appelle la montagne de Reims. C'est la forêt du Chêne de la Vierge. Pendant des siècles, le chêne éponyme a été creusé pour accueillir une image de la Vierge. Les gens du pays et les pèlerins raclaient le tronc pour prélever des copeaux dont ils faisaient des charmes et des remèdes, et quand le chêne écorché ne fut plus que bois mort, on déplaça la statue de la Vierge dans un autre chêne nouveau d'alentour³⁵.

Quelque part sur la lisière nord de cette forêt, là où la route d'Épernay s'abaisse vers Reims, le futur pape s'allongea sous un chêne avec une fée et le véritable Gerbert d'Aurillac ramena l'art oublié de l'arpentage dans le nord de la France.

*

Hugues Capet mourut en 996. Son successeur au trône, Robert II, expulsa Gerbert de Reims et donna l'archevêché à son propre protégé. Banni de Francie, Gerbert fut invité en Germanie par le jeune empereur Otton III, un garçon de 16 ans qui avait été charmé par la joyeuse érudition polymathique du précepteur de son père. Il le pria instamment de « bien vouloir approcher de notre modeste foyer la flamme de [son] intelligence afin d'éveiller en nous le génie vigoureux des Grecs³⁶ ».

Trois ans plus tard, à la mort de Grégoire V, Gerbert fut élu pape à l'instigation d'Otton III. Les deux hommes voulaient faire de Rome la capitale d'un nouvel empire chrétien. Gerbert prit alors le nom de Sylvestre II, en hommage au pontife qui avait été le mentor de l'empereur Constantin.

À Reims, Gerbert avait vécu en plein cœur d'un site archéologique ; à Rome, il se retrouvait dans un immense paradis de ruines. Selon la plume fielleuse de Guillaume de Malmesbury,

Il découvrit par l'art de la nécromancie des trésors que les habitants avaient autrefois cachés et, déblayant les amas de ruines, il en assouvit ses propres désirs^{*37}.

Ce qui, traduit dans la langue de la raison, revient à reconnaître en Gerbert l'un des premiers savants à s'intéresser sérieusement aux antiquités romaines.

Si la plupart des élucubrations sur les projets et théories de Gerbert sont probablement trop confuses pour permettre de recouvrer la réalité originale**, l'un des plus absurdes de ces récits

* Gerbert était déjà venu à Rome, en tant que secrétaire du comte de Barcelone qui venait y chercher des livres ; à sa troisième visite, il tomba malade et resta alité pendant plusieurs mois. L'épisode dont il est ici question doit dater de l'époque où il était pape, alors qu'il disposait de suffisamment de ressources et d'autorité pour s'abandonner à sa passion pour la recherche scientifique et historique.

** Immédiatement après l'épisode du pont (p. 78), Gerbert atteint la mer (venant de Ripoll, il s'agirait de la Méditerranée à Narbonne) et per-

comporte tant de traces concrètes que l'on ne saurait se borner à y voir une pure invention – d'autant moins que ces traces sont encore visibles aujourd'hui.

À Rome, nous dit Guillaume, Gerbert s'intéressait de très près au Champ de Mars, qui se trouvait non loin de sa résidence vaticane. Il était particulièrement intrigué par une statue dont l'index tendu semblait pointer vers quelque chose, et sur la tête de laquelle était inscrite une étrange invitation : « *Hic percutite* » (Frappe ici). Pensant que cette inscription les mènerait à un gros trésor, les citoyens de Rome s'étaient acharnés à marteler la tête, en vain.

Gerbert, poursuit Guillaume, nota le point jusqu'auquel se prolongeait l'ombre du doigt de la statue à midi et le marqua d'un pieu. À la nuit tombée, il revint avec un serviteur et une lanterne. Puis, usant de quelque artifice magique (une bêche, probablement), il « ouvrit la terre » et révéla l'entrée d'un palais où tout était en or – les plafonds, les murs, des soldats en or jouant aux dés, et un roi et une reine en or assis à un banquet de mets en or. La lumière provenait d'une petite escarboucle* de la plus belle eau. Dans l'angle opposé, un garçon tenait un arc bandé.

Pensant que, « au milieu de tant de richesses, un petit larcin passerait inaperçu », le serviteur de Gerbert approcha la main de la table et tenta de dérober un couteau en or...

suade le diable de le transporter sur la côte opposée (l'Atlantique). Les géographes romains et ses propres voyages lui avaient appris que Narbonne se trouvait à l'extrémité orientale du passage le plus étroit de l'isthme d'Europe occidentale et que l'Aude et la Garonne étaient navigables sur une grande partie de leur cours. Ce transport démoniaque d'une côte à l'autre pourrait bien être la première expression du rêve qui se trouva réalisé sous la forme du canal du Midi, ouvert au trafic en 1683. Gerbert avait sans doute lu dans Suétone que Néron projetait de construire un canal. Charlemagne avait par ailleurs ordonné la construction d'un canal du Rhin au Danube. L'Aude avait son embouchure près de Narbonne jusqu'à ce qu'elle change son cours en 1320.

* Pierre précieuse d'un rouge flamboyant (grenat, rubis, etc.) ou, littéralement, petit charbon ardent – peut-être d'après une expérience décrite dans une version perdue de la *Catoptrique* d'Héron d'Alexandrie (traité sur la propagation de la lumière et l'utilisation des miroirs).

À l'instant même, toutes les statues s'animèrent dans une grande clameur, le garçon tira sa flèche contre l'escarboucle rougeoyante, et soudain tout fut plongé dans les ténèbres. [...] Ils s'en allèrent alors sans avoir apaisé leur insondable cupidité, guidant leurs pas à la lanterne.

Aussi incroyable qu'il y paraisse, en substance, l'histoire pourrait être vraie. Ce système de sécurité à la Indiana Jones ressemble étrangement au dispositif anti-effraction hydraulique qu'Héron d'Alexandrie présente dans les *Pneumatiques*³⁸ et que Gerbert aurait pu reproduire pour mettre sous alarme le trésor de la cathédrale de Reims ou la pièce dans laquelle il conservait ses manuscrits³⁹. La « statue » malmenée du Champ de Mars est quant à elle décrite dans un manuscrit que Gerbert confia à un moine d'Aurillac – une copie du IX^e siècle d'un codex ancien contenant les Livres xxxii à xxxvii de l'œuvre encyclopédique de Pline, *Histoire naturelle*⁴⁰.

Au Livre xxxvi, Pline expliquait la fonction de l'obélisque égyptien (la « statue ») qu'avait fait ériger Auguste sur le Champ de Mars⁴¹. Une boule dorée dont l'ombre projetée évoquait la forme d'une tête humaine fut placée au sommet de l'obélisque. À midi, le jour le plus court de l'année, l'ombre tombait précisément sur une ligne de bronze incrustée dans le pavement de pierre. Ce gigantesque gnomon servait, nous dit Pline, à marquer la longueur des jours et des nuits.

L'origine de la superstition populaire et de l'inscription « Frappe ici » est visible tout près de là, sur le piédestal de la colonne d'Antonin le Pieux. Le bas-relief représente le génie du Champ de Mars soutenant l'obélisque solaire. Une autre figure porte le sceptre et l'emblème d'Antonin. Les paysans de la Rome du bas Moyen Âge ignorant tout du symbolisme impérial pouvaient avoir l'impression qu'un très gros marteau venait frapper le sommet de l'obélisque.

* Une pomme est posée sur un piédestal près d'une figure d'Hercule bandant un arc. « Si quelqu'un vient à soulever légèrement la pomme du piédestal, l'Hercule décochera son trait. » Peut-être faut-il voir un écho de cette idée dans la bulle papale de Gerbert décrétant que si quelqu'un tente de « prendre en butin » le monastère de Langogne, il « sera transpercé par les trois lances de la malédiction divine ».

L'obélisque s'est effondré plusieurs décennies après la mort de Gerbert. Une portion de la méridienne, ou ligne de midi, a été redécouverte en 1748, et l'on peut aujourd'hui encore voir l'incrustation en bronze, ainsi que les signes du zodiaque dans la cave de la maison du 48 Via del Campo Marzio. Pour Gerbert, qui cherchait fiévreusement dans les manuscrits profanes des dispositifs permettant de mesurer la création de Dieu, cette bande de métal brillant aurait été aussi précieuse qu'un palais d'or.

*

En 1003, quatre ans seulement après son élection et avant d'avoir atteint les 60 ans, Gerbert tomba malade en célébrant la messe. Quelques jours plus tard, il rendit l'âme au palais du Latran. Ses dernières lettres papales font l'effet d'un adieu à cet âge éphémère de la Raison où la science faisait bon ménage avec la pratique religieuse chrétienne. Peu avant que la maladie ne le frappe, il avait écrit à l'archevêque de Reims à propos d'une controverse locale. Les derniers sacrements étaient refusés à certains Rémois qui, en raison d'une innocente superstition, demandaient à être ensevelis dans l'ancien cimetière de Saint-Rémi qui se trouvait hors des murs de la ville, sur la voie romaine passant à l'est. Pour le pape savant, les ultimes volontés de l'humanité souffrante étaient plus sacrées que le dogme de l'Église de Dieu :

Par autorité apostolique, nous ordonnons par conséquent qu'il ne soit pas préjugé des mourants et que l'eucharistie ne soit refusée à quiconque prétendra se repentir à l'article de la mort. À tous ceux qui le souhaitent, que l'inhumation soit accordée sans opposition dans l'ancien cimetière de Saint-Rémi, de sorte que les vivants aient la certitude d'être enterrés et que les défunts reposent en paix dans le lieu qu'ils désirent⁴².

Le berger auvergnat fut enterré à Rome à l'intérieur de la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Dans les premières années du XII^e siècle, on remarqua que, malgré l'absence d'humidité et même par temps ensoleillé, des gouttes d'eau perlaient sur son tombeau. Personne ne chercha d'explication simple au phénomène

de condensation : cinq cents ans après sa mort, le suintement de sa tombe⁴³ passait toujours pour une preuve des pratiques démoniaques de Gerbert. Il se trouve aujourd'hui encore des pèlerins pour croire que les gouttes d'humidité qu'ils observent en surface de la pierre froide qui vient de recevoir leur souffle annoncent la mort imminente du pape. Il fallut attendre les grands travaux de modernisation de la nef et du portique de la basilique, qui dérangèrent les sépultures des papes, en 1648 pour qu'enfin les mystères de la nature soient abordés de manière un peu plus rationnelle.

Le chanoine qui supervisa l'ouverture du caveau de Gerbert confirma le « suintement » de la pierre : il aurait été imprudent de nier le miracle. Il se risqua toutefois à proposer une explication empirique à la croyance selon laquelle les corps des saints dégageaient une « odeur de sainteté » :

Son corps fut retrouvé tout entier couché dans un sépulcre de marbre, revêtu des ornements pontificaux. [...] Dès qu'on l'eut changé de place, l'action de l'air le fit tomber en poussière et il se répandit tout autour une odeur douce et agréable, peut-être à cause des parfums que l'on avait employés pour l'embaumer⁴⁴.

*

Sans cette sensation de froid qui pénètre jusqu'à la moelle après un long voyage énergique, nous n'aurions pratiquement pas senti le temps passer dans la cathédrale. De dehors, sur la place, le bourdonnement d'une cloche nous est parvenu. Les fidèles arrivaient pour la messe du soir. Nous nous sommes levés et, en nous dirigeant vers le portail occidental, nous nous sommes trouvés à marcher sur l'image lumineuse du labyrinthe qui avait été incrusté dans le marbre de la nef en 1286.

Le labyrinthe recouvrait partiellement l'ancienne entrée ouest de la basilique de l'époque de Gerbert. Il était destiné à commémorer l'achèvement du corps principal de la nouvelle cathédrale gothique. Aux quatre angles, on avait placé les effigies en mosaïque des quatre maîtres architectes et, au centre, celle de l'archevêque.

MACHINES TEMPORELLES

Les bandes de pierre bleue du labyrinthe furent démolies et retirées en 1779 sur ordre des chanoines parce que les enfants et les flâneurs venaient y jouer et y faire la course pendant les offices.

Son parcours est agréable à l'œil, mais son énigme ne présente que peu d'intérêt intellectuel. Contrairement à un dédale, dans lequel il est facile de se perdre, un labyrinthe ne déroule qu'un seul chemin du début à la fin. Sa complexité est une illusion. Si Gerbert avait vécu quelques siècles de plus pour l'observer, il y aurait probablement vu une parodie d'effort intellectuel et de quête de vérité. Comme il le rappelait aux moines paresseux et rebelles de Bobbio en 984, « ceux qui feignent de chercher Dieu ne méritent jamais de le trouver⁴⁵ ».

Ignorant les méandres du labyrinthe, nous sommes ressortis sur la place et avons filé droit à notre hôtel qui, Dieu merci, était ouvert.